qualité littéraire ; Pierre de Blois, volontiers lyrique, utilise tous les moyens rhétoriques pour convaincre le lecteur : longues séries synonymiques, superlatifs abondants (Renaud est *fortissimus*, *nominatissimus*, etc., tandis que Saladin est *inhumanissimus* ou *uersutissimus*) ou même paronomases (*miliciam in maliciam*, *doctor et ductor* dans la *Passio*, l. 15-16 et 958).

L'édition est l'œuvre de R. B. C. Huygens, ce qui constitue une référence. Les deux textes, étroitement liés dans la tradition manuscrite (presque tous les témoins de la *Passio* comportent la *Conquestio*), sont conservés dans deux recensions, (a) et (b), la seconde étant un peu postérieure à 1190, après le retour de Pierre de Terre Sainte. Cependant, comme le montre l'éditeur, les différences entre les deux textes ne sont pas toujours dues à un travail de réécriture de la part de l'auteur, mais à des corruptions textuelles dans la version (b).

Comme contrepoint aux traités de Pierre de Blois, R. B. C. Huygens propose en appendice l'édition d'extraits du *Libellus de penitentia et de diversis temptationibus*, dans lesquels un bénédictin (anonyme) du sud de l'Allemagne tente de décourager un jeune frère de rejoindre la croisade en 1189/90. Seuls la préface et les chapitres 22 et 25-28, qui concernent la croisade, sont édités ici. Certes le lecteur curieux de découvrir l'ensemble du texte peut consulter la *Patrologie Latine* (t. 213, col. 865-904), mais on ne peut s'empêcher d'éprouver une certaine frustration, d'autant que R. B. C. Huygens nous apprend (p. 27) que l'édition de B. Pez reproduite dans la *PL*, qui date de 1723, ne repose pas sur le meilleur manuscrit.

Jacques Elfassi.

Éditions diverses.

Greek and Latin Letters. An Anthology with Translation. Edited by Michael Trapp : Cambridge, Cambridge University Press, 2003, 348 pages.

Cette anthologie de lettres grecques et latines se compose d'une introduction, du texte des lettres avec traduction anglaise en regard, d'un abondant commentaire, d'une bonne bibliographie et d'un index.

L'introduction se penche d'abord sur le problème de la définition de la lettre, étudie ensuite l'histoire de la lettre dans l'Antiquité et les différents types que nous en possédons, examine enfin les formules et les thèmes caractéristiques du genre.

Les 78 lettres choisies ont manifestement été retenues à la fois pour leur intérêt intrinsèque et afin d'illustrer toute la palette du genre épistolaire. Elles couvrent une vaste période allant d'environ 500 avant J.-C. à la fin du IV^e^ siècle de notre ère. On y trouve à la fois des lettres réelles simples, écrites sur du plomb, du papyrus ou du bois, des lettres réelles d'une haute élaboration littéraire, des lettres en vers, des lettres adressées à une communauté, de fausses lettres, etc. Les auteurs vont de l'obscurité (tablettes de Vindolanda par exemple) au faîte de la société (Trajan, Phalaris). Elles sont classées en trois grandes catégories (Lettres privées ; Vie publique et correspondance officielle ; Lettres insérées dans une œuvre), la quatrième catégorie (Théorie épistolaire) mêlant lettres et extraits de traités rhétoriques. La première catégorie est elle-même subdivisée en huit sous-rubriques (Lettres privées générales ; Affaires de cœur ; Invitations ; Recommandations ; Lettres d'édification et d'exhortation ; Consolations ; Lettres apologétiques ; Matières litté-

raires), dont la pertinence se justifie globalement. Naturellement, quiconque s'intéresse au genre épistolaire dans l'Antiquité regrettera l'absence de telle ou telle lettre qui lui paraît riche d'enseignements sur le genre. Mais toute anthologie suscite des réactions de cette sorte.

Le commentaire donne le contexte de la lettre, apporte des éclaircissements sur la langue, et insiste sur les traits spécifiques au genre épistolaire.

Bref, un ouvrage commode, qui comble un vide, et constitue une excellente introduction à l'étude de la lettre dans l'Antiquité.

Étienne WOLFF.

CICÉRON, *La nature des dieux*, introduction, traduction et notes par Clara AUVRAY-ASSAYAS : Paris, Les Belles Lettres, collection « La roue à livres », 2002, XXIV-249 pages.

Les deux principaux traités consacrés par Cicéron aux questions de physique, le *De natura deorum* et le *De diuinatione*, connaissent en France un sort paradoxal : alors que ces textes constituent des références capitales tant pour les études de religion romaine que pour les études de philosophie hellénistique, les unes et les autres fort actives, une édition savante française s'en fait toujours attendre, notamment dans la C.U.F. Toutefois, Les Belles Lettres se sont efforcées de pallier pour partie cette lacune en proposant une traduction annotée de ces textes dans sa collection « La roue à livres » : *La nature des dieux*, présentée, traduite et commentée par Clara AUVRAY-ASSAYAS vient ainsi faire pendant au *De la divination* procuré en 1992 par Gérard FREYBURGER et John SCHEID. On connaît l'esprit de cette collection jeune et avenante, qui ne prétend pas rivaliser avec la C.U.F. Le texte est proposé en traduction seule (mais originale), sa présentation et son commentaire visent à éclairer un public d'étudiants ou de curieux et non de savants confirmés. Clara AUVRAY-ASSAYAS, qui a beaucoup travaillé sur le texte du *De natura deorum*, a su adapter son travail aux exigences de la collection. La traduction, dont une première version est due à Henri LE BONNIEC, est claire, agréable, vivante. Seize pages d'introduction situent d'abord le texte dans le parcours philosophique de Cicéron, avant de présenter les principaux axes d'interprétation retenus par l'auteur : tâche difficile, s'agissant d'un texte ardu et complexe, et s'agissant de questions philosophiques avec lesquelles le public visé par la collection est sans doute peu familiarisé. L'auteur n'en a que plus de mérite à dégager en peu de pages les principales lignes de force de la réflexion sans jargon inutile ni étalage d'érudition. Clara AUVRAY-ASSAYAS souligne ainsi, d'abord, la dimension politique de l'ouvrage, qui applique la réflexion philosophique aux fondements religieux de la *Respublica*, et qui, par son interrogation spécifique sur la « nature » des dieux, rencontre les préoccupations contemporaines en matière de politique religieuse (intégration des cultes étrangers ; divinisation rampante de César) ; ensuite, la présentation de la réflexion philosophique proprement dite souligne l'originalité de la pensée cicéronienne : celle-ci lie la question de la nature des dieux à celle de leur activité, et oppose à ce titre, d'un côté, les Épicuriens, qui donnent aux dieux une forme humaine mais les exemptent de tout souci des hommes, de l'autre côté, les Stoïciens, qui posent une divinité cosmique égalée à tout l'univers mais prêtent à celle-ci un souci providentiel de l'homme : or, dans un cas comme dans l'autre, il y a contradiction au moins implicite avec la « notion commune », qui fait procéder le principe providentialiste d'une conception anthropomorphique du divin ; la solution cicéronienne, suggérée par la critique académicienne des deux théories dogma-

tiques, est alors dans le retour à la source platonicienne, avec l'intuition d'une démiurgie transcendante qui, à la fois, permet d'échapper à la divinisation stoïcienne de la nature, et conserve le modèle humain d'une fabrication du monde par le divin ; le soin providentiel que le divin a de l'homme peut ainsi se conserver, mais sous une autre forme que la conception stoïcienne de la nature-dieu, conception dans laquelle la raison humaine est non seulement un don de dieu, mais un fragment même de dieu : or Cotta, dans le livre III, déploie une longue critique de cet aspect-là de la théorie, cependant que le principe d'une providence est jugé par Cicéron, *in fine*, « plus vraisemblable » que sa négation. La présentation générale est également assortie de considérations judicieuses sur le rapport de Cicéron à ses sources éventuelles : du côté épicurien, il y a Philodème, dont la réponse aux accusations d'impiété fournit un parallèle avec le texte cicéronien, et Lucrèce pourfendeur de la théologie astrale : Velléius complète le fond lucrétien par une théorie explicite de la formation de la notion des dieux, Cicéron invitant ainsi ses adversaires épicuriens à approfondir leur réflexion sur le statut ontologique de leur « nature » des dieux ; du côté stoïcien, au noyau d'argumentation remontant à l'Ancien Portique s'adjoignent, non pas des apports explicites de Panétius ou de Posidonius, mais d'importants emprunts à la tradition académico-péripatéticienne et à Aratos : ainsi se trouve ménagée, dès le discours stoïcien de Balbus, la possibilité d'un dépassement de la théodicée stoïcienne vers la solution platonicienne. En outre, l'appareil des notes (une cinquantaine de pages) fournit les informations nécessaires pour éclairer le texte, sans surcharge ; l'auteur sait, quand il le faut, donner les clefs d'un débat obscur, renvoyer à d'autres textes éclairants, ou encore suggérer les lectures modernes les plus pertinentes, rassemblées dans une bibliographie fondamentale qui évite l'excès mais tient compte des meilleures et des plus récentes publications. (Une remarque de forme : dans les notes, les références à l'introduction sont faites, manifestement, d'après un état de la pagination antérieure à la mise en page définitive ; une réimpression de l'ouvrage devrait être l'occasion d'introduire les corrections nécessaires.) Le texte suivi pour la traduction est celui de Pease, à quelques modifications près indiquées en notes. L'auteur propose cependant une hypothèse personnelle de reconstruction du texte : depuis les humanistes, toute la tradition éditoriale a modifié sensiblement le plan du texte du livre II transmis par les manuscrits (déplacement des paragraphes 86 à 156, pour accorder le texte au plan annoncé par Balbus au début de son exposé) ; selon Clara Auvray-Assayas, ce déplacement n'est pas justifié, car le plan réel du livre II ne suit pas, de fait, le plan annoncé par Balbus ; en outre, la réfutation du livre III, éditée jusqu'ici comme lacunaire (§ 65 : disparition de la section consacrée au gouvernement providentiel du monde), porterait en réalité elle aussi la marque, non pas d'un accident de transmission, mais d'un inachèvement originel : l'hypothèse proposée est que Cicéron, comme pour les *Académiques*, aurait travaillé à une seconde version du même ouvrage, mais n'aurait pas eu le temps de mener à bien ce travail de révision ou de réécriture, d'où les incohérences dont le texte serait entaché. Quoi qu'il en soit, conformément à l'esprit de la collection, cette hypothèse est présentée en introduction et en notes : elle n'affecte pas l'état « classique » du texte, seul retenu pour la traduction, et toujours en vigueur auprès des savants ; ce choix a le mérite de faciliter le repérage et la concordance avec les éditions disponibles du texte latin.

François Prost.

Don Fowler, *Lucretius on Atomic Motion. A commentary on* De rerum natura *2. 1-332* : New York, Oxford University Press, 2002, XV et 513 pages.

Il est des ouvrages dont l'histoire même suscite par avance la *beneuolentia* du lecteur. *Lucretius on Atomic Motion* est assurément de ceux-là. Ce commentaire du *De rerum natura* a en effet été publié après la mort de Don Fowler grâce au travail de révision et d'édition mené par son épouse, P. G. Fowler, aidée d'amis, de collègues et d'étudiants de l'auteur. Ce dernier avait étudié dans sa thèse de doctorat, soutenue en 1983, la première partie du livre II et avait l'intention d'étendre ses recherches à l'ensemble de ce livre difficile et souvent négligé par la critique. Ce projet n'ayant pu être mené à bien, le commentaire qui nous est proposé ici concerne exclusivement les 332 premiers vers, consacrés à la théorie épicurienne des mouvements atomiques.

Le texte de Lucrèce dans l'édition de C. Bailey (*Oxford Classical Texts*, 1922) ainsi qu'une liste — établie à partir du commentaire qui suit — des corrections proposées par D. Fowler figurent au début de l'ouvrage. Bien que celles-ci soient peu nombreuses, il faut signaler cependant la lecture adoptée pour les vers 42-43, en partie corrompus : à la place d'*epicuri*, manifestement erroné, l'auteur, à la suite de Müller, propose de lire *et turmis* ; suivant Bernays, il corrige le *itastuas* des manuscrits par *pariter*. Si cette dernière correction offre un texte nettement plus lisible que le *statuas* proposé par Munro et repris par Bailey dans son édition commentée de 1947, il n'apparaît pas clairement pourquoi *et turmis* est préféré à la conjecture *et ecum ui*, adoptée par ces mêmes commentateurs. Deux suppressions importantes sont également suggérées : celle du vers 105, déjà proposée par Giussani, paraît justifiée car ce vers constitue une variante et une anticipation du v. 109 qui s'intègre très difficilement au raisonnement. En revanche, celle du vers 54 est discutable : même s'il est vrai que ce vers ne contribue guère à la portée argumentative du passage, il ne crée aucune incohérence et fait écho aux *tenebrae uitae* du vers 15. Le commentaire est organisé en 9 chapitres : après une rapide introduction indiquant la structure générale du livre, D. Fowler analyse successivement le prologue et les différentes sections du texte : présentation du sujet, différents types de mouvement, vitesse des atomes, conclusion intermédiaire, digression contre la providence, négation du mouvement naturel vers le bas, *clinamen*, pérennité des mouvements atomiques, apparence du repos. Le contexte littéraire, philologique et philosophique des vers lucrétiens est soigneusement pris en compte et les passages délicats font l'objet de minutieuses discussions au cours desquelles les différentes interprétations possibles sont envisagées et réfutées de manière à justifier les choix du commentateur. Exemplaires à cet égard sont les réflexions sur la syntaxe des vers 20-22 en rapport avec les différents types de plaisir (cf. p. 80-88) et sur le rôle de la déclinaison dans l'éthique (p. 322-339) épicurienne. L'auteur défend notamment contre D. Furley (*Two Studies in Greek Atomists*, Princeton, 1967) l'hypothèse d'un lien direct entre déclinaison au sein de l'*animus* et acte volontaire : « elle (scil. *uoluntas*) prend place quand l'esprit décide de se concentrer sur certains *simulacra* dans une ἐπιβολὴ τῆς διανοίας et intervient de ce fait entre la perception sensorielle et la formation d'une φαντασία spécifique qui conduit à l'action » (p. 337). Cette position est reprise et développée dans deux études que l'éditeur a eu l'heureuse initiative de joindre en annexe au commentaire. La première, intitulée *Lucretius on the* Clinamen *and « Free will » (2. 251-293)*, avait déjà été publiée dans Συζήτησις : *Studi sull'epicureismo greco e romano offerti a Marcello Gigante* (Naples, 1983). La deuxième annexe contient le texte inédit d'une confé-

rence faite en 1993 : *What Sort of Reductionist was Epicurus ? The case of the swerve*. Don Fowler, tout en tenant compte des nouvelles découvertes concernant le livre 25 du traité *Sur la nature*, s'y oppose à la lecture anti-réductionniste de D. Sedley (1983 et 1988) et démontre de manière convaincante que les épicuriens cherchaient non seulement à réduire le monde phénoménal aux mouvements des atomes dans le vide, mais à rendre précisément compte de ce qu'impliquent au plan atomique les phénomènes particuliers. L'article reproduit dans la troisième annexe, *The Feminine Principal : Gender in the* De rerum natura, bien qu'il soit d'un grand intérêt, n'a guère de rapport avec le livre II et il n'était peut-être pas indispensable de le joindre à ce volume déjà fort important. Les quatre *indices* (*Index Locorum*, *Index Latinitatis*, *Index Graecitatis*, *Index Rerum*) qui font suite à la riche bibliographie sont en revanche très utiles et d'une utilisation fort commode puisqu'ils renvoient aux vers analysés dans le commentaire.

Cet ouvrage, qui se signale par la précision et la clarté des analyses, constitue donc une notable contribution aux études lucrétiennes et deviendra sans nul doute un outil indispensable à toute lecture approfondie du livre II : le commentaire rend parfaitement justice à la beauté et à la complexité d'un texte qui oppose encore de nombreuses résistances.

Sabine Luciani.

Gaio Valerio Catullo, *Epithalamium Thetidis et Pelei* (*c.* LXIV), a cura di G. Nuzzo (*Hermes*, Collana di testi antichi, Nuova serie 3) : Palermo, Palumbo, 2003 (repr. le vol. publié en 1997/98 par Aglaia de l'Université de Palerme), 224 pages.

L'édition annotée du *Carmen* 64, avec traduction, que propose G. Nuzzo, est encadrée par une longue Introduction (51 p.), suivie d'une Note de présentation des manuscrits, et par les Références bibliographiques et Index des auteurs antiques et passages cités dans ses commentaires.

L'Introduction présente avec brièveté et élégance les enjeux littéraires (spécialement génériques) mais aussi éthiques et politiques du poème dans sa relation avec ses diverses sources de relecture, en particulier les *Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes et surtout l'*Alexandra* de Lycophron. L'auteur parcourt ainsi synthétiquement une bibliographie importante qu'il commente et choisit (insistant sur les commentaires de Perrotta, 1931, et Traina, 1972) pour élaborer une appréciation personnelle. On relèvera en particulier ses remarques sur « l'ambiance » macédonienne du poème, la relativisation historique à laquelle il se livre contre les commentaires anachroniques qui creusent excessivement un hiatus entre les représentations de l'*érôtikon pathèma*, présenté du point de vue d'Ariane, et de la mort de Polyxène et l'éloge des *uirtutes heroum* de leurs « partenaires », Thésée et Achille, enfin sa mise en évidence de la référence contemporaine au moment des guerres civiles.

C'est sur ce fond interprétatif que vient l'établissement du texte, qui reprend les passages litigieux voire désespérés du poème. Ses notes, non exemptes de répétitions localisées vis à vis de l'Introduction, s'attachent, de manière un peu bâtarde, à la fois à un commentaire linéaire et à l'explicitation des choix de leçons. Elles suggèrent pour un grand nombre d'expressions des matrices vraisemblables et éclairantes.

En ce qui concerne l'établissement proprement dit du texte, l'approche est précise et riche, à la fois méthodique et littéraire. Sur plusieurs points néanmoins,

le choix d'une lecture moderne contre tel(s) manuscrit(s) n'emporte pas forcément l'adhésion. Ainsi, concernant le vers 11 : G. Nuzzo résume l'ensemble des hypothèses et leurs implications (p. 59) ; il choisit pourtant, sans nécessité démontrée malgré son affirmation, la leçon *prora* inventée par Postgate à partir du *proram* de O^1 (correction à l'omission de O) : son seul argument, de nature para-littéraire, étant la redondance entre *prima* et *imbuit*. Il ne suffit pas à convaincre : la redondance est pire d'un vers 10 achevé sur *carinae* à un vers 11 qui martèlerait la désignation du navire d'une manière bien convenue ; d'autres arguments en faveur du *prima* de D se trouveraient certainement : argument de la musique phonétique du vers qui alterne [*r*] et nasales, appuyés sur des voyelles *i u a* ; argument contre la disjonction entre un *Illa* adjectif démonstratif et ce nom *prora*, redondant ; préférence pour la variation de sujet d'un pronom *ipsa* (la déesse, v. 9) à un autre pronom, anaphorique, *Illa*... Il semble qu'une lecture trop morcelée du texte induise l'erreur. Nuzzo choisit encore la proposition *nudatum* de Schwabe contre O G R qui portent *uelatum* au vers 64, alors même qu'il argumente parfaitement sur l'assonance, le quasi anagramme, *leui uelatum*, et qu'à la fois *nudatum* ferait redondance plate vis-à-vis de *Non contecta* et forcerait sinon casserait la construction ambivalente de l'ablatif *leui amictu* avec les termes de sens opposés *non contecta* vs *uelatum*. Au vers 100, tout en écrivant « la tradition manuscrite a *quanto*, en soi plausible comme ablatif de quantité à relier à *magis* », il ajoute, en se ralliant à une *lectio facilior* tout aussi plate, « mais *tum* offre l'avantage de pouvoir se corréler au *cum* du vers suivant ». Le glissement de *Quantos* à *Quanto*, en quasi-anaphore, n'est d'ailleurs pas étonnant dans un passage à l'écriture proche de l'écriture élégiaque où ce genre d'anaphore est apprécié.

Sans porter de jugement d'ensemble sur la traduction, on remarquera par exemple que le jeu avec les signifiants du tissage, commenté par J. Scheid et J. Svenbro dans leur *Métier de Zeus* (Paris, 1994), n'est pas rendu aux vers 333-334 :

Currite ducentes subtegmina, currite, fusi.
Nulla domus umquam tales contexit amores :
« Correte **tessendole** la **trama** dei fili, o fusi, correte.
Non c'é dimora che **vide** un amore simile al vostro. »

Le tissage de la vie d'Achille par les fuseaux des Parques, *ducentes subtegmina*, se confond pour Catulle avec l'enlacement amoureux de Thétis et Pélée sous la « couverture » de leur demeure, *Nulla domus umquam tales contexit amores*, avec le jeu entre *texo*, « tisser », et *tego*, *texi*, « couvrir » ; de plus, *subtegmen* est « la chaîne » qui se « mène », *ducit*, *sub*, « sous », *tegmen*, « la trame » :

Courez, tissant les fils de chaîne, courez, fuseaux.
Jamais demeure n'unit sous son toit pareilles amours.

A. Videau.

Tibullus, *Elegies*. Text, Introduction and Commentary by R. Maltby (ARCA. Classical and Medieval Texts, Papers and Monographs, n° 41) : Cambridge, Francis Cairns, 2002, XII et 529 pages.

Il est des livres qui font date ; c'est le cas de celui de R. Maltby. Il sera désormais indispensable à toute personne qui s'intéressera à Tibulle. C'est en effet une somme. Grâce à un véritable travail de bénédictin, l'universitaire anglais a consulté pratiquement tout ce qui a été écrit jusqu'ici sur l'élégiaque ami de

Messala et l'a mis à la disposition de ses lecteurs. Certains développements constituent une ample bibliographie commentée et pour chaque point important nous avons un état de la question très documenté. L'ouvrage commence par une bibliographie, celle des travaux consultés, d'une vingtaine de pages, et se clôt par une bibliographie en appendice, celle des écrits sur Tibulle et le *Corpus Tibullianum* couvrant les années 1970-2000, trente-quatre pages divisées en une première partie, énumération selon l'ordre alphabétique des noms d'auteurs, et une seconde partie qui est une bibliographie analytique classant les études d'après les thèmes qu'elles traitent. Comme rien n'est parfait en ce monde, on relève quelques lacunes dans cette pléthore : par exemple, le *Tibulle. Elégies déliennes* de P. Grimal, Paris, CDU, 1956, n'est pas cité. L'introduction contient divers développements très clairement présentés sur la tradition manuscrite, sur les études tibulliennes au vingtième siècle, sur la vie et l'œuvre du poète, sur son style. R. Maltby offre au lecteur tous les résultats et toutes les hypothèses formulées — à quelques exceptions près, ainsi pour 2, 5, 23-24, il n'évoque pas l'opinion de N. Méthy, « Rome ville éternelle ? À propos de deux vers de Tibulle II 5, 23-24 », *Orphea Voce*, 4, 1992, p. 79-98, selon laquelle ce distique « considéré en lui-même [...] semble contenir l'affirmation de l'éternité de Rome. Replacé dans son contexte, dont il ne peut être séparé, il se charge d'une tout autre signification. Cette affirmation se trouve alors implicitement remise en cause, sinon nettement reniée » (p. 98) —. Chaque fois qu'il le peut, le savant anglais fournit les documents, par exemple p. 33-39 tous les *testimonia* antiques sur la vie de l'écrivain. Toutes les pages sont bienvenues ; on appréciera particulièrement celles sur Messala et les personnes citées dans les poèmes, sur le style, la langue, la versification, les thèmes augustéens, les rapports avec la littérature antérieure ou contemporaine.

Seuls sont pris en compte les livres I et II. Leur structure est examinée dans l'introduction, le texte latin en est donné de la p. 75 à la p. 112. C'est celui de l'édition de Lee, parue en 1990 avec environ trente-cinq modifications. Suivent quelque trois cent soixante-cinq pages de commentaire non composé, mais juxtalinéaire, alors que le texte utilise trente-sept pages. Ce rapport donne une idée de la richesse, de la quasi exhaustivité de ces remarques. Pour chaque élégie est d'abord indiquée la bibliographie spécifique. Vient ensuite une introduction qui présente le plan, l'idée générale et les traits importants de la poésie. Elle précède des notes d'une érudition extrême faisant un sort parfois à chaque mot. Aucun aspect n'est laissé dans l'ombre.

Et pourtant, pour les vers 2, 6, 29-35, dans lesquels Tibulle demande à Némésis d'être aimable avec lui au nom de sa sœur décédée de mort violente avant l'âge et dans lesquels il déclare qu'il ira sur le tombeau de cette fillette et lui apportera des guirlandes de fleurs :

Parce, per immatura tuae precor ossa sororis :
Sic bene sub tenera parua quiescat humo.
Illa mihi sancta est, illius dona sepulcro
Et madefacta meis serta feram lacrimis,
Illius ad tumulum fugiam supplexque sedebo
Et mea cum muto fata querar cinere.

j'ajouterai quelque chose. Dans son commentaire à ce passage R. Maltby ne parle pas de pratique magique ; or il me semble qu'on pourrait en rapprocher les dernières lignes d'un papyrus de la Bibliothèque nationale intitulé *Philtrokatadesmos thaumastos*, « Merveilleux philtre d'attachement amoureux » qu'étudie F. Graf (*La magie dans l'Antiquité gréco-romaine. Idéologie et pratique*, Paris, 1994, p. 160-161) ; le texte, assez long, recommande de fabriquer deux figurines, l'une

masculine, l'autre féminine, faites selon des indications très précises ; après avoir transpercé certains de leurs membres et inscrit sur ces statuettes certains mots, il faut façonner une tablette sur laquelle on écrit des incantations ; on l'attache aux figurines et voici l'ultime recommandation : « Dépose-les au soleil couchant auprès d'une personne morte avant l'heure ou par fait de violence et dépose aussi des fleurs de saison ». Bien que cela ne soit pas dit explicitement dans les vers de Tibulle cités ci-dessus, je me demande si ce n'est pas de tels agissements qu'il menace Némésis, d'une façon qui n'est compréhensible que pour les initiés, les derniers gestes, en apparence anodins, étant seuls mentionnés et leur accompagnement de sorcellerie étant pudiquement tu .

Plusieurs *indices* facilitent la consultation de cet ouvrage : *index nominum*, *index rerum*, *index locorum notabiliorum*, *index uerborum*.

Pour les éditions suivantes, quelques fautes d'impression seront à corriger (par exemple, p. 495, ligne 28, il faut lire 24 et non pas 40).

À ce livre d'une très grande richesse, fruit d'un immense labeur, on serait tenté de reprocher parfois un excès de subtilité ; mais cela a au moins l'avantage d'inciter le lecteur à réfléchir et à se poser des questions. En effet, Tibulle peut, au premier abord, passer pour simple et facile ; c'est l'allure qu'il affecte. Mais en le scrutant de plus près, on s'aperçoit de sa subtilité. C'est en cela que réside son humour (mot qui bizarrement ne figure dans aucun des *indices* de R. Maltby !).

Lucienne Deschamps.

Propertius in Love, the Elegies, Sextus Propertius translated by David R. Slavitt : Berkeley, University of California Press, 2002.

La première page de couverture s'embellit de la reproduction d'un célèbre tableau du Titien, avec Vénus au premier plan ; c'est un peu conformiste, mais défendable, même si cela s'inscrit dans une perspective de « modernisation » d'un poète qui n'en avait guère besoin.

La préface de Matthew S. Santirocco se place sous l'égide du trop connu « *quot editores, tot Propertii* », mais aussi de Pétrarque, de Gœthe et d'Ezra Pound. Properce serait, avec d'autres, responsable de « the invention of love » en Occident. Le poète élégiaque est mis en rapport avec Sappho et avec Horace. Et le préfacier se soucie judicieusement d'une définition du genre et de son histoire qui en arrive, avant Properce, à Catulle et à Tibulle ; il écrit sans sourciller le mot de « romantisme », et se réfère aussi à l'école lacanienne représentée ici par Maria Wyke et Micaela Janan ; il dit quelques mots de l'alexandrinisme et s'arrête sur l'influence de Callimaque surtout sensible au livre IV. Rien donc que de très acceptable (et même conventionnel), comme on l'attendait de M. S. S. dont je suppose qu'il est aussi l'auteur des notes finales, consacrées pour la plupart à la mythologie et à l'histoire. Les notes de la préface citent uniquement des ouvrages ou articles en anglais. La peste soit une fois de plus des Italiens, des Allemands, des Français, etc. !

Pourtant je suis ici presque d'accord avec ce choix, parce que que je ne vois pas du tout en quoi la « traduction » de David R. Slavitt peut nous être utile ou même nous concerner. Certes, je dois à celui-ci d'avoir appris en cette occasion, « Robert and Collins » aidant, un bon nombre de mots argotiques ou familiers appartenant à l'américain ; mais je ne suis pas sûre que j'en ferai beaucoup d'usage.

Malgré mon incompétence dans un tel domaine, j'essaierai de présenter quelques remarques : je me suis d'abord demandé à partir de quelle édition D. R. S.

avait travaillé ; il me semble, quoique ce ne soit mentionné nulle part, qu'il s'agit de la première (?) édition de G. P. Goold, même s'il y a quelques discordances à propos de certaines pièces réunies ou au contraire coupées en deux par exemple.

J'ai lu en quatrième de couverture qu'il s'agissait d'une traduction musclée (« sinewy ») ; pour moi, on dirait Carnaval, ou plutôt Halloween de façon à ne pas quitter l'Amérique. Le traducteur ajoute des commentaires entre parenthèses (« as Meleager describes » p. 3, « Ixion's wheel ... » p. 143, « Was it just a performance ? » p. 146, etc.). Ailleurs, il fabrique des images qui lui servent de chevilles : Properce est pris dans les filets du désir (p. 3) ; Gallus a « une langue de vipère » (p. 11) et même « la queue entre les jambes » — je traduis mot à mot (p. 12) —, et à propos de son jeune ami, Slavitt conseille : « watch your ass and his », c'est-à-dire : fais attention à ton « cul » et au sien ; des « surgeons » (chirurgiens) remplacent *ferrum et ... ignes* (p. 4) ; et le « lit de Procuste » n'apparaît nulle part chez l'élégiaque (p. 190). Le vocabulaire vient du « slang », disons de l'argot : ainsi, le préteur d'Illyrie — Properce dit *iste* — est un « con » ; p. 160, la reine d'Égypte est « a whore », c'est-à-dire une « putain » ; « hump-humped » doit avoir un rapport avec « baiser » ; et, avec la meilleure volonté du monde, je ne trouve pas à quoi correspond, p. 196, « gigolos, lounge lizards and such riffraff (racaille) ». Ajoutons que le livre IV est encore plus maltraité, puisque les propos agressifs d'Aréthuse ne sont pas respectés et qu'Acron est soupçonné d'être un cannibale (p. 236).

Je pourrais multiplier les citations ; mais à quoi bon ? Il ne s'agit, hélas, ni d'un canular, ni d'un « exercice de style » ; cela m'amuserait presque, n'était la grossièreté. Et j'ai peur de devoir prendre au sérieux les allusions de Matthew Santirocco au « modernisme » de Properce, que j'admettrais volontiers si nous n'avions affaire ici à une mascarade. La littérature américaine contemporaine dans son ensemble ne parle pas de l'amour de cette façon, que je sache ? Et cette désinvolture a un but qu'elle ne peut pas atteindre de la sorte : faudrait-il donc défigurer et rabaisser Properce pour susciter l'intérêt de nos jeunes contemporains ? Certes, l'étude des langues anciennes est partout en perte de vitesse ; on voudrait y remédier ; mais je continue à croire qu'il y a d'autres moyens et même qu'il y a danger à suivre D. R. Slavitt sur le terrain qu'il nous propose.

Simone Viarre.

O. Nikitinski, *A. Persius Flaccus. Saturae. Commentario atque indice rerum notabilium instruxit Helgus Nikitinski — accedunt uaria de Persio iudicia saec. XIV-XX* : Munich-Leipzig, Saur, 2002, 364 pages, *index rerum*, *index nominum*.

Entreprendre une édition commentée des *Satires* de Perse à la suite de celle, monumentale à tous points de vue, procurée par W. Kissel (*Aules Persius Flaccus. Satiren*, Heidelberg, Carl Winter, 1990), peut sembler relever de la gageure ; l'auteur, O. Nikitinski, en est parfaitement conscient et a donc tenté de donner à son travail une portée différente. Loin de vouloir proposer une nouvelle interprétation littéraire et critique de l'œuvre de Perse, O. Nikitinski s'est attaché à en clarifier le sens littéral et à aplanir les difficultés ressortissant à la proverbiale « obscurité » de Perse ainsi qu'aux non moins célèbres audaces de son style dense et nerveux.

L'établissement du texte ne constituait donc pas pour O. Nikitinski une fin en soi, mais un point de départ et d'appui pour son commentaire ; c'est pourquoi les principes d'édition appliqués par O. Nikitinski s'avèrent être très conservateurs :

l'auteur s'interdit toute nouvelle conjecture, ne retient que les corrections les plus communément admises et ne mentionne dans l'apparat qu'une partie de la tradition manuscrite. Il est néanmoins regrettable que O. Nikitinski ait jugé bon d'avoir recours au simple sigle ς pour désigner des *codices non nominatim allati ac fere recentiores* : une telle abréviation est, on le sait, scientifiquement inutilisable. Le lecteur s'apercevra très vite — et l'auteur ne cherche d'ailleurs pas à s'en cacher — que le texte ainsi établi suit de très près celui de W. Kissel et celui de W. Clausen (*A. Persi et D. Iunii Iuuenalis Saturae*, Oxford, Oxford Classical Texts, Clarendon, 2nde édition, 1992). Contrairement à W. Kissel, O. Nikitinski ne discute pas les variantes et ne justifie pas ses choix ; lorsque — *rara auis* ! — il apporte un complément d'information par rapport à l'ouvrage de W. Kissel, cette information se trouve déjà dans l'édition de W. Clausen : par exemple, lorsque l'auteur indique p. 37 que le manuscrit P présente la même faute de copie (*peragant* pour *pergant*) au vers 150 de la Satire V de Perse et au vers 122 de la Satire XIV de Juvénal, ce fait, omis par W. Kissel, est déjà mentionné par W. Clausen p. 23.

Pour mener à bien sa tâche, O. Nikitinski a choisi de rédiger son commentaire intégralement en latin. La démarche est certes originale, mais elle n'est pas neuve : la voie avait été ouverte par l'ouvrage, lui aussi en latin, de D. Bo (*Auli Persii Flacci Lexicon*, Hildesheim, Georg Olms, 1967). L'usage du latin et la perspective adoptée par l'auteur conduiront sans doute le lecteur à se demander plus d'une fois s'il n'a pas affaire à un adroit pastiche. En raison du fait qu'il délaisse les questions d'interprétation littéraire pour se consacrer exclusivement à la lettre du texte, le commentaire de O. Nikitinski possède en effet la saveur particulière des *glosae* médiévales ; il en présente également les inconvénients et les défauts. Ainsi, on s'interroge parfois sur la pertinence ou l'utilité de certaines indications, telle « *raucus* : obtusum et ingratum sonum edens » (p. 202) ; on demeure perplexe devant des gloses qui non seulement paraissent superflues, mais surtout constituent autant de redites de l'ouvrage de D. Bo, telles « *bruma* : frigidum hiemis mediantis tempus dicit. » (p. 262 ; cf. D. Bo, op. cit., p. 18 : « *bruma* : tempus solstitii hiemalis ») et « *mollis* : facilis (...) et ideo sine periculo. » (p. 158 ; cf. D. Bo, op. cit., p. 99 : « *mollis* : facilis, sine periculo »). Outre la définition des mots, le commentaire répertorie les figures de style (métaphores, synecdoques, hendiadys...), reformule en prose les vers les plus contournés et explicite la construction de certains tours (par exemple, p. 117 : « *senectae* : dat. pendet non a uerbo *poscis* sed a *fidele.* »). Ici encore, il convient de constater que la plupart des faits de langue commentés par O. Nikitinski sont déjà répertoriés par W. Kissel, tel l'ablatif rare « *cannabe* » (Sat. V, v. 146, p. 244) remplaçant pour des raisons de métrique la forme régulière « *cannabi* », qui est déjà mentionné avec davantage de détails par W. Kissel (p. 713, n. 290). À l'image de l'établissement du texte, le commentaire de O. Nikitinski n'apporte pratiquement rien de neuf au regard des travaux qui l'ont précédé.

La dernière partie de l'ouvrage présente en revanche davantage d'intérêt : il s'agit d'un florilège aussi complet que possible des divers jugements portés sur Perse et son œuvre depuis le XIVe siècle jusqu'au milieu du XXe siècle. Outre le fait qu'elle réunit les auteurs les plus variés (Dante, Politien, Luther, Scaliger, Casaubon, Dryden, Batteux, Fichte, Schelling, Leo, Weinreich...), le principal mérite de cette « anthologie » est de mettre en lumière aussi bien la permanence que les mutations de l'éternel débat autour de l' « obscurité » de Perse. Les matériaux rassemblés par O. Nikitinski pourront ainsi s'avérer profitables à ceux qu'intéressent une histoire de la réception des *Satires* de Perse et une vision diachronique des conceptions de l'esthétique satirique.

D'une manière générale, on ne laisse pas de se demander à quel public s'adresse l'ouvrage de O. Nikitinski ; assurément pas aux spécialistes de Perse, qui disposent déjà des instruments nécessaires à l'étude du texte des *Satires*. Sans doute se destine-t-il au public plus large et plus varié des chercheurs latinistes qui, à un moment ou un autre de leurs travaux, peuvent avoir besoin de se référer à Perse ; ils consulteront ce livre principalement par curiosité, mais il n'est pas exclu qu'ils puissent en retirer quelque profit.

Stéphane Itic.

Sénèque, *Ad Heluiam matrem de consolatione*, Trostschrift an die Mutter Helvia, übersetzt und herausgegeben von F. Loretto (coll. Universal-Bibliothek) : Stuttgart, éd. Philipp Reclam jun., 1re éd. 1981, rééd. revue et complétée 2001, 120 pages.

La cause est entendue, la consolation adressée à sa mère par Sénèque ne fait pas partie de ses œuvres majeures. Sans doute entre-t-il dans ce jugement une part d'incompréhension persistante des contemporains devant ce genre littéraire bien ancré dans l'Antiquité (plus grec que romain au demeurant) : la consolation de Sulpicius Rufus sur la mort de Tullia ne nous semble pas non plus très consolante ... Le même genre pratiqué en France par les Classiques n'a guère plus de succès à notre époque : qui se souviendrait de la consolation à Du Périer de Malherbe s'il n'y avait ces vers lumineux « Et rose elle a vécu ce que vivent les roses,/ L'espace d'un matin... » ? Sans doute est-on aussi gêné par le début de cette consolation adressée à une mère, si lourd à digérer entre les effets surabondants de rhétorique et la pesante métaphore de la blessure physique, de la cicatrice mal fermée, etc ... Soit.

C'est précisément le premier mérite de la réédition de ce texte chez Reclam de renouveler l'intérêt pour cette œuvre et pour son auteur si brillamment « exécuté » par P. Veyne (dans l'édition récente des ouvrages en prose de Sénèque, Laffont Bouquins, Paris, 1993, p. 46) qui l'accuse, entre autres, de « prendre la pose ». Pas du tout, selon Loretto qui s'est intéressé ailleurs à la place des femmes à Rome, ce traité a justement l'intérêt de nous montrer un Sénèque « intime », en plus d'une introduction à la philosophie stoïcienne qui a assez souvent le charme présent dans son chef-d'œuvre les *Lettres à Lucilius*. Et c'est peut-être la sympathie évidente de Loretto pour son sujet qui lui a permis de faire un travail si remarquable. En effet, l'introduction est claire et rappelle l'essentiel tant de la biographie de Sénèque que de la Stoa avec une intéressante remarque qui vaut sans doute pour d'autres philosophes romains : Sénèque présenterait « eine Synthese zwischen philosophischer Theorie und dem römischen Sinn für die Lebenspraxis » (p. 15). La traduction est impeccable parce que non seulement elle est d'une grande précision, mais elle arrive même à respecter le rythme de la phrase latine. Il est presque impossible de la prendre en défaut : certes, « nobody's perfect », donc on pourra toujours pêcher là une relative au subjonctif traduite comme avec un indicatif (p. 33, « ein Gewicht, das nach keiner der beiden Seiten grosse Wirkung hat » pour *leue momentum ... quod in neutram partem magnas uires habeat*) ou là un « nur » qui nous semble malencontreux (p. 86). En effet, F. Loretto traduit « Wenn du Cornelias Todesfälle zählen wolltest, hatte sie zehn (Kinder) verloren, wenn (du sie) bewerten (wolltest), hatte sie nur die Gracchen verloren » là où le latin dit *si numerare funera Corneliae uelles, amiserat decem, si aestimare, amiserat Gracchos* : la traduction de R. Waltz revue par P. Veyne (Laffont Bouquins, p. 68) nous semble plus juste (« Comptons les morts : cela en fait dix ; évaluons la perte : c'étaient des Grac-

ques »). C'est peu de choses, on en conviendra. Les notes sont bien faites et éclairent vraiment le lecteur. La bibliographie, complétée à l'occasion de cette réédition, est à recommander, qui tient compte des principales éditions scientifiques dans plusieurs langues (avec, p. 106, une page consacrée aux différences de *lectio*) et des principaux ouvrages sur Sénèque, la Stoa, la *consolatio* dans l'Antiquité et les femmes. Nous nous permettons de signaler qu'il n'y a pas de bibliographie équivalente, ni dans l'édition de R. Waltz aux Belles Lettres (qui date de 1923) ni dans l'édition anglaise de J.B. Basore chez Loeb (qui date de 1932). Il nous reste à espérer que les autres traités de Sénèque bénéficient du même traitement.

Yasmina Benferhat.

Silvia Castelli, *Il terzo libro delle* Antichità Giudaiche *di Flavio Giuseppe e la Bibbia. Problemi storici e letterari. Traduzione e commento* (Biblioteca di Athenaeum, 48) : Como, 2002, 363 pages.

Au confluent des cultures juive, grecque et romaine, les *Antiquités juives* de Flavius Josèphe font l'objet d'importants travaux depuis une décennie, comme l'édition française en cours sous la direction d'E. Nodet (souvent utilisée par l'auteur), et la traduction anglaise, accompagnée d'un commentaire monumental, par L.H. Feldman pour les livres I-IV. Tous ceux qu'intéresse l'œuvre riche et complexe du « Juif de Rome » (M. Hadas-Lebel) se réjouiront de cette nouvelle traduction commentée du livre III, à partir du texte de l'*editio maior* de Niese (1885-1887), dont elle discute les leçons en note, le cas échéant.

Le livre III relate la progression du peuple juif dans le désert, après la traversée de la mer Rouge, sous la houlette de Moïse, à la fois stratège et orateur (probable influence de Thucydide, cf. p. 102), intermédiaire entre Dieu et son peuple. Les passages où Josèphe réfute les légendes sur la lèpre de Moïse et des Israélites (§§ 264-268) sont évidemment précieux pour les lecteurs de Tacite, dont la célèbre digression sur l'origine et les mœurs des Juifs (*Histoires*, V, 2-5) s'inscrit dans la tradition grecque anti-juive (Manéthon, Lysimaque d'Alexandrie).

Donnée au regard du texte grec, la traduction (p. 132-211), élégante et précise, est précédée d'une copieuse introduction (p. 13-131) faisant le point sur les principales questions posées par l'œuvre de Josèphe : les liens des *Antiquités* avec le texte massorétique de la Bible, la version des Septante, l'influence de la littérature juive hellénistique (Démétrios, Eupolémos, *La lettre d'Aristée*, Philon...), des pseudépigraphes, de la littérature essénienne. L'auteur confronte les principes exégétiques (rationalisation grecque, Targum, Midrash, halakha...), les variantes narratives, le lexique (hébreu, grec, voire latin quand le témoignage de Jérôme est invoqué). Chaque question est précédée d'une mise au point bibliographique partielle, reprise dans la bibliographie générale (p. 313-333) : aussi cette introduction, même si elle est surtout illustrée par le livre III, constitue-t-elle une bonne synthèse des travaux antérieurs et une agréable introduction à l'*opus magnum* de Josèphe qu'elle resitue dans l'ensemble de ses écrits.

Le commentaire, lui-même annoté, suit l'ordre des paragraphes tout en les regroupant autour d'unités narratives et descriptives : les Israélites dans le désert (p. 213-246), la description de la Tente et des vêtements sacerdotaux (p. 246-273), les cérémonies et les événements postérieurs à la construction de la Tente (p. 273-285), les sacrifices, les fêtes et les règles de pureté (p. 285-311), la reprise du chemin dans le désert (p. 311-318). Les nombreux renvois à l'Exode, au Lévitique, aux Nombres, à la tradition rabbinique, à la littérature juive non biblique contempo-

raine, viennent enrichir l'intelligence de la lettre du texte de Josèphe, tout en montrant l'esprit qui préside à ses choix littéraires, historiques et religieux. Dans l'ensemble l'équilibre entre les paragraphes est respecté — le § 313 cependant méritait sans doute une analyse plus approfondie, à cause de son caractère apologétique, intéressant selon nous à expliciter dans le contexte romain de la ruine de Jérusalem. Quelques planches, enfin, viennent illustrer le volume (p. 353-359).

Même si l'on peut regretter que l'auteur n'avance pas toujours ses propres hypothèses (par exemple sur les tables delphiques du § 139 : s'agit-il d'une référence directe à un culte païen ?), il s'agit d'un ouvrage solide, qui vaut sans doute moins par l'originalité de ses choix (notamment philologiques) que par la richesse de sa documentation, puisée avec science aux meilleures sources, anciennes et modernes.

Jacques-Emmanuel BERNARD.

VALÉRIUS FLACCUS, *Argonautiques*. Introd., texte et traduction rythmée, notes et index par J. SOUBIRAN (« Bibliothèque d'Études Classiques », n° 33) : Louvain, Peeters, 2002, 352 pages.

Dans sa recension de la traduction de Lucain par J. SOUBIRAN (*REL*, 1999, p. 323), J. HELLEGOUARC'H posait une question : à qui ce livre s'adresse-t-il ? À plus forte raison doit-on la poser à propos de cette édition de Valérius Flaccus, poète beaucoup moins connu et étudié, surtout en France. Il serait déplorable que le projet, hélas illusoire, de toucher, sinon le « grand public », du moins une audience cultivée et curieuse, détournât de cet ouvrage ceux pour lesquels il sera de la plus grande utilité, les étudiants et les chercheurs. Risque d'y contribuer le parti-pris de ne présenter qu'une bibliographie en français, donc squelettique (encore l'ouvrage de F. RIPOLL sur les épopées flaviennes n'y figure-t-il pas).

L'introduction accorde une place importante à la légende des Argonautes : l'auteur voudrait croire, semble-t-il, à une certaine historicité. L'histoire est-elle moins belle pour avoir été forgée et embellie par l'imagination des poètes ? À propos de l'œuvre elle-même, les choix de J. SOUBIRAN s'opposent, sur les deux questions les plus controversées, à ceux de G. LIBERMAN dans la C.U.F. Pour la datation, il s'en tient sagement aux données sûres, sans recourir aux trop faciles manipulations chronologiques (insertions postérieures ou actualisation incomplète). En ce qui concerne le nombre de chants prévus, la solide analyse structurale de W. SCHETTER, concluant à une rédaction en huit chants, ne paraît pas affaiblie par des calculs minutieux qui supposent une dépendance excessive de Valérius par rapport à Apollonios. Les principaux aspects de l'épopée sont examinés : les dieux (l'auteur a tort, à leur propos, de parler d'interventions divines « qui... gênent <le lecteur moderne> et dont il se passerait volontiers ») et les hommes, la tradition épique et le rapport aux grands modèles, la langue et la métrique. Sur ce dernier point, le bref développement du grand spécialiste qu'est J. SOUBIRAN apparaît particulièrement précieux.

Le texte est présenté dans la page de gauche, sans apparat critique. Il a été établi à partir des trois éditions Teubner du XX^e^ siècle et de celle de G. LIBERMAN. Les principaux problèmes textuels sont étudiés brièvement, mais sans que soient jamais éludées les difficultés, dans les notes. Celles-ci (complétées par un index des noms propres très détaillé) fournissent tous les éclaircissements utiles, ainsi que les principaux rapprochements avec Apollonios et les autres modèles.

La grande originalité de cette édition, ce qui en a constitué le « projet principal », c'est la traduction rythmée. L'auteur s'en explique avec pertinence et sensibi-

lité, p. 59-61. C'est bien peu de chose que de rendre approximativement le sens « d'un texte-source d'une grande richesse, où chaque mot compte et rayonne » et où « on n'a le droit de rien omettre ». D'un texte d'une rare complexité, pourrait-on ajouter, pour lequel le tour de force est d'allier précision (*docere*) et qualité littéraire (*delectare* et *mouere*). Il faut s'être soi-même confronté aux subtilités et à la densité des *Argonautiques* pour apprécier le constant bonheur d'expression, les trouvailles, la justesse du ton. L'auteur manie avec aisance la langue légèrement archaïque qui convient pour conférer au texte français une plénitude « classique » : il ne faut pas craindre de parler de « coursiers » ou de « trépas », d'écrire : « pourquoi perdre ton temps, seigneur, en vaines plaintes ? » (IV, 25). Choisissons comme exemple du plaisir que procure cette traduction les alexandrins qui évoquent avec légèreté et humour les délices de Lemnos : « En attendant l'éclat meilleur de la déesse (la lune), les Minyens tout heureux séjournent dans la ville, se plaisent désœuvrés dans les lits disponibles, et au sein des plaisirs passent les jours de pluie » (II, 369-371). Les allitérations qui font le charme du dernier vers répondent librement à celles du latin, *uiduisque uacantes indulgent thalamis*. L'hexamètre étant trop plein pour être rendu par l'alexandrin, l'auteur a choisi de lui faire correspondre 18 pieds français. On a dès lors parfois plus de peine à saisir le rythme. Ainsi cette déclaration de Pollux : « Tu rediras ce nom aux ombres étonnées, ta tombe aussi en gardera mémoire, et ainsi te fera connaître » (IV, 313-314), où à l'alexandrin initial succède un décasyllabe coupé 4 + 6, puis un octosyllabe. Quelques inversions paraissent déroutantes : « Sur elle Hécate, la première, trempée aux eaux du Styx a porté sa serpette » (VII, 364-365) ; on peut regretter un malencontreux « mais, mère » (VII, 248). Peu importent ces réserves minimes : cette traduction d'un beau texte est belle, elle est passée, comme le voulait Flaubert, par le « gueuloir » de l'auteur et, s'assujettissant aux règles de l'*oratio uincta*, elle bénéficie de ce que Mallarmé appelait « le bénéfice immémorial de la contrainte ». Les traducteurs futurs s'en inspireront-ils ? Nos études ne pourraient qu'y gagner.

Fernand Delarue.

François Spaltenstein, *Commentaire des* Argonautica *de Valérius Flaccus (livres 1 et 2)* : Bruxelles, coll. Latomus, vol. 265, 2002, 490 pages.

Douze ans après avoir achevé son commentaire des *Punica* de Silius Italicus, F. Spaltenstein fait paraître le premier tome d'un volumineux commentaire des *Argonautiques* de Valérius Flaccus (dont les études connaissent actuellement, dans le domaine francophone, un essor certes tardif, mais fulgurant). Le présent volume est consacré aux deux premiers chants de cette épopée, qui en compte huit. La qualité de la présentation s'est sensiblement améliorée depuis le précédent ouvrage : F. Spaltenstein fait désormais précéder ses notices des vers latins qu'elles analysent (par groupes de quatre ou cinq en moyenne), ce qui est nettement plus commode pour l'utilisateur. L'idéal serait toutefois de faire précéder le commentaire juxtalinéaire de quelques remarques générales sur chaque épisode analysé (comme l'a fait par exemple H. Stadler dans son commentaire du chant VII)... En ce qui concerne le texte, F. Spaltenstein s'est appuyé essentiellement sur les éditions Teubner de W.-W. Ehlers et Budé de G. Liberman, en choisissant ce qui lui paraissait le plus crédible au cas par cas.

Comme le précédent, ce commentaire se recommande avant tout par l'ampleur de son érudition et sa richesse foisonnante. Lexicologie, syntaxe, traits de style,

élucidation des problèmes de texte et de sens, relevé des *loci similes*, parallèles avec Apollonios de Rhodes, allusions mythologiques... pas un aspect du texte qui soit laissé de côté, pas une difficulté qui soit passée sous silence, pas un vers qui ne soit méticuleusement décortiqué quasiment mot par mot. On peut vraiment parler d'un commentaire complet, utilisable aussi bien dans l'optique de l'histoire de la langue que dans celle du commentaire littéraire.

Cette exhaustivité apparente n'est toutefois pas sans faille : il arrive parfois qu'à force de multiplier les remarques ultra-pointillistes de lexicologie, l'auteur en oublie d'identifier le modèle poétique dominant du passage. Par exemple, il faudrait mentionner Virgile, *Aen.*, I, 223 comme source directe de *Arg.*, I, 350 ; pour *Arg.*, I, 563, un parallèle s'impose avec *Aen.*, IX, 641 ; *Arg.*, I, 766 est à l'évidence un écho d'*Aen.*, IX, 426 ; *Arg.*, I, 8-9 reprend à la fois *Aen.*, III, 72 et 552 ; *Arg.*, II, 247 s'inspire d'Ovide, *Fast.*, IV, 295 ; *Arg.*, II, 489-490 (et peut-être aussi I, 10-11, mais le texte est incertain) rappelle Virg., *Aen.*, VI, 365-366... Plus généralement, ce commentaire compact et foisonnant souffre d'un certain défaut de hiérarchisation dans la présentation des informations : on aimerait que soit mieux détaché, pour chaque séquence, l'intertexte principal, celui qui est manifestement le modèle du passage, afin de le distinguer clairement des autres *loci similes*.

Il faut en outre saluer dans ce commentaire la présence de certaines notices synthétiques particulièrement bien venues, qui font le point de façon concise et précise sur tel ou tel problème particulier. Cela peut être, par exemple, le relevé commenté des occurrences d'un procédé de style dans l'ensemble de l'épopée : l'hendiadyn (p. 41), l'oxymore (p. 143), le zeugma (p. 64), l'hypallage (p. 66), l'aposiopèse (p. 103)... Cela peut aussi concerner un *topos* épique, comme la très intéressante notice sur les comparaisons dans les *Argonautiques* (p. 203-205), celle sur les rêves (p. 134), ou la note particulièrement détaillée sur le rôle des trompettes dans l'épopée (p. 123). Il s'agit souvent aussi de la mise en évidence d'un trait caractéristique de l'œuvre de Valérius : moralisme sentencieux (p. 159 ; mais il faudrait préciser que ce trait est moins affirmé chez lui que chez la plupart des autres épiques latins) ; traits de pittoresque archaïsant (p. 118) ; touches « romaines » (p. 416) ; distanciation poétique vis-à-vis du panthéon mythologique (p. 70) ; narration souvent elliptique (p. 57-58) ; contradictions induites par des innovations par rapport à Apollonios (p. 89) ; anticipations du destin futur de Jason et Médée (p. 110) ; allusions à des controverses érudites (p. 168) ; tendance à la théâtralité (p. 285)... Toutes ces mises au point sont très utiles, et les jugements de F. Spaltenstein sont généralement sains et pertinents. On ne peut que se ranger à son avis notamment lorsqu'il relativise l'importance des menues contradictions dans la narration (dans lesquelles on a voulu voir parfois des indices d'inachèvement) en montrant que la recherche de la touche suggestive prime souvent chez Valérius le souci pointilleux de la logique narrative. À ce titre, ses protestations contre le rationalisme excessif de certains critiques (par exemple, pp. 13 et 153) viennent parfois remettre utilement les pendules à l'heure (voir aussi les remarques des p. 216-217 sur le flou du poète quant à sa conception du Destin). Sa discussion sur la question controversée de la datation du prologue (p. 32-33) est également marquée au sceau du bon sens, en repoussant la thèse invraisemblable (quoiqu'acceptée par une bonne partie de la critique) de la rédaction sous Domitien. On relèvera aussi (pp. 35 et 116) d'excellentes remarques sur le lien entre morale et esthétique à propos de la revalorisation du personnage de Jason (sur lequel on a parfois dit un peu n'importe quoi), à la lumière d'une citation très éclairante de Cicéron (*Tusc.*, II, 49). Moins bien inspirées sont les réflexions de F. Spaltenstein sur le personnage d'Hercule (p. 450 et 455) : on voit mal en quoi l'ardeur combative de ce dernier « relativise son caractère héroïque », et l'idée selon laquelle le fait d'utiliser un

rocher et une massue pour venir à bout du monstre marin (II, 527 sq.) le ferait apparaître comme « une brute primitive... en un portrait dépréciatif » est nettement forcée. En fait, F. Spaltenstein se laisse ici entraîner par son envie de rompre des lances avec ceux des critiques qui voient (à tort ou à raison) dans la caractérisation d'Hercule une influence stoïcienne (cf. p. 411), et développe en réaction une interprétation du personnage exagérément dépréciative, tombant ainsi dans le même subjectivisme arbitraire qu'il prétend dénoncer par ailleurs...

Cela nous amène à parler de l'introduction de ce commentaire (p. 7-20), à laquelle l'auteur a voulu donner l'allure d'un manifeste méthodologique à coloration polémique. Reprenant des réflexions déjà développées dans son commentaire de Silius Italicus et dans quelques articles, F. Spaltenstein proteste contre la tendance des critiques à rechercher dans les œuvres poétiques ce qu'il appelle des « idées » (c'est-à-dire soit un « message » unitaire, soit même des thèmes idéologiques récurrents sciemment orchestrés), et y oppose sa volonté de « rendre justice au poème dans ce qu'il a d'essentiel, qui est sa nature d'œuvre d'art » (p. 7). Passons sur les procédés rhétoriques découlant de l'intention polémique : ton péremptoire et volontiers agressif, tendance à la caricature et à l'amalgame (l'auteur englobe tous ceux auquel il s'oppose sous des désignations telles que « la critique », « les analystes universitaires », voire « l'Université »...) ; et abordons plutôt les questions de fond. Disons franchement que les idées défendues par F. Spaltenstein à propos de Valérius sont pour l'essentiel saines et justes. Il a sans aucun doute raison de dire (même s'il n'est ni le seul ni le premier dans ce cas) que les *Argonautiques* ne sont pas un poème « à thèse », et que le *Weltenplan* n'est qu'un motif du premier chant, et non un thème directeur de l'œuvre. Il a raison aussi de souligner le primat des intentions esthétiques sur le didactisme idéologique chez Valérius, ainsi que la faiblesse des soubassements philosophico-religieux de son œuvre (voir notamment les bonnes remarques sur le caractère flou et incohérent de sa théodicée). Les *Argonautiques* ont en effet toutes les chances d'être une œuvre de pur divertissement littéraire (ce qui n'était pas forcément le cas des *Punica*, mais ce n'est pas ici le lieu d'en discuter). Plus globalement, l'auteur n'a pas tort de s'élever contre une tendance de certains critiques à voir dans la recherche des *realia* ou des idées philosophiques de l'auteur la seule forme de commentaire littéraire véritablement digne d'intérêt. Mais après cette partie réfutative, on aurait attendu un développement plus positif qui tentât de dégager précisément les traits spécifiques de l'écriture poétique des *Argonautiques*, en une vigoureuse synthèse sur l'esthétique de Valérius Flaccus. Quelques pages d'analyse proprement littéraire seraient venues combler un vide dans les études valériennes, où prédomine largement le type d'analyses thématiques que récuse F. Spalstenstein. Or au lieu de cela, le lecteur n'a droit qu'à quelques lignes négatives et désabusées sur le caractère conventionnel de la poésie de Valérius (p. 13-14), et reste donc sur sa faim. Dommage...

Il reste que ce commentaire remplit parfaitement le rôle qu'on attend de lui. Précis, détaillé, presque exhaustif, il fournira une foule de renseignements utiles à toutes les catégories d'utilisateurs.

François Ripoll.

Christian Schöffel, *Martial, Buch 8. Einleitung, Text, Übersetzung, Kommentar* (Palingenesia, 77) : Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2002, 723 pages, 5 index.

Il ne fait guère de doute que la thèse de doctorat de Christian Schöffel, dont les excellentes éditions Franz Steiner publient ici une version remaniée, est appelée à devenir très rapidement un ouvrage de référence pour les spécialistes de Martial,

et ce pour au moins deux raisons : d'abord, parce qu'en procurant pour la première fois une édition commentée du livre VIII des *Épigrammes* de Martial, C. Schöffel comble une lacune importante ; ensuite, parce que l'ouvrage s'avère remarquable, tant par ses dimensions que par la qualité de son contenu.

Après avoir brièvement évoqué la tradition manuscrite et défini ses principes éditoriaux (dont le relatif conservatisme est parfaitement justifié par la volonté d'éclairer le texte existant plutôt que d'en produire un nouveau), C. Schöffel expose dans son introduction (p. 11-38) les principales caractéristiques du livre VIII (dédicace à Domitien et célébration de l'empereur, relative brièveté, absence revendiquée des motifs liés à l'obscénité), en retrace le contexte historique et littéraire tout en prenant fermement position sur les questions les plus débattues au sein de la recherche actuelle, qu'il s'agisse de l'ensemble des *Épigrammes* ou du seul livre VIII. Ainsi, C. Schöffel se montre très réservé à l'égard de la thèse qui voudrait que les épigrammes adressées à Domitien, par le caractère excessif des louanges qu'elles contiennent, constituent en réalité une critique indirecte et voilée de l'empereur ; C. Schöffel préfère à bon droit rattacher ces épigrammes à la tradition et aux règles de l'éloquence épidictique. Analysant ensuite la structure du livre VIII, l'auteur s'attache à démontrer que ce dernier forme un tout autonome et qu'il n'est nul besoin de l'insérer dans un quelconque « cycle ». Enfin, en même temps qu'il tire parti de tous les éléments historiques et biographiques permettant d'éclairer le livre VIII, C. Schöffel prête une attention particulière au caractère littéraire des *Épigrammes* ainsi qu'à la constitution de la *persona* poétique de l'épigrammatiste.

Le corps de l'ouvrage est quant à lui très judicieusement construit : au lieu de livrer dès l'abord l'intégralité du livre VIII, C. Schöffel traite chaque épigramme séparément. Le texte latin (qui repose essentiellement sur les éditions de W. M. Lindsay, Oxford, 1929, et de H. Heraeus revue et corrigée par J. Borovskij, Leipzig, 1976) est accompagné d'un bref apparat critique et d'une traduction allemande ; l'auteur consacre ensuite à chaque épigramme une introduction générale où sont abordées les questions ayant trait au contexte historique, à l'identité des personnages ainsi qu'à l'analyse thématique et structurale du poème ; chaque introduction se trouve précédée de la bibliographie relative à l'épigramme commentée. Puis vient le commentaire proprement dit, dont il convient de souligner la richesse, la rigueur et la densité. Le compte rendu détaillé d'un commentaire si copieux excèderait largement les limites de cette recension, aussi est-il préférable de mettre avant tout l'accent sur ses deux qualités majeures. La première réside sans conteste dans la très grande diversité des informations rassemblées. Quelles que soient ses perspectives de recherche, le lecteur ne pourra manquer de trouver les renseignements dont il a besoin, tant l'auteur a veillé à ne négliger aucun domaine de connaissance susceptible d'éclairer le texte de Martial : des sciences historiques à l'histoire naturelle, sans oublier ni la lexicologie ni la métrique, C. Schöffel semble avoir eu à cœur de faire concourir à son commentaire le plus grand nombre de disciplines, et partant de s'adresser à un large public de chercheurs antiquisants. La seconde qualité réside dans un souci constant d'honnêteté scientifique et intellectuelle : C. Schöffel ne laisse dans l'ombre aucune des difficultés du texte (dût-il parfois reconnaître le caractère hautement hypothétique des solutions qu'il avance), évite soigneusement de tomber dans le piège de la surinterprétation et ne cède jamais à la tentation — pourtant fréquente chez les commentateurs de Martial — de débusquer dans chaque vers une équivoque, un double sens, un sous-entendu obscène. Par ailleurs, l'auteur accorde une attention toute particulière aux phénomènes d'intertextualité ainsi qu'aux jeux d'échos et de renvois qu'instaure Martial aussi bien entre les différentes épigrammes du livre VIII

qu'entre ce dernier et les autres livres du recueil. C. Schöffel donne ainsi tout au long de son commentaire un précieux aperçu de la pratique poétique complexe mise en œuvre par Martial. Outre une bibliographie très complète, l'ouvrage est pourvu de cinq index (*index locorum* ; *uerborum* ; *nominum ueterum* ; *nominum recentium* ; *rerum*) qui, bien que l'on puisse souhaiter que l'index des auteurs contemporains fût davantage étoffé, facilitent grandement la consultation de ce commentaire aux proportions monumentales.

On ne peut donc que saluer les mérites de ce livre et se féliciter de ce que les études martialiennes bénéficient d'une contribution de cette importance. Par les nombreuses qualités qu'il présente, l'ouvrage de C. Schöffel n'est pas simplement remarquable : il est exemplaire.

Stéphane Itic.

Luciano. *La morte di Peregrino*, introduzione di Franco Montanari, a cura di Andrea Barabino : Milano, Oscar Mondadori, 2003, 54 pages.

Voici un petit livre qui pourra rendre service. A. Barabino traduit le texte de *La mort de Pérégrinos* publié par M.D. Macleod dans la collection Oxford Classical Texts et accompagne sa traduction de notes utiles. Elle est précédée d'une introduction où F. Montanari présente le personnage de Pérégrinos ainsi que les grandes lignes de la vie de Lucien et le plan de son opuscule. Cette présentation est complétée par une chronologie de ses œuvres reprise de J. Schwartz (*Biographie de Lucien de Samosate*, Bruxelles-Berchem, 1965), et des événements marquants de son existence, ainsi que par une bibliographie. Celle-ci n'est pas sans défauts. Je dois indiquer que mon article paru dans *Rhetorica*, 15, 2, 1997 s'intitule « Lucien et la parole de circonstance » et que les études d'A. Garzya et de J. Irigoin ont été publiées dans le volume de Mélanges offerts à J. Bompaire, *La belle saison de l'hellénisme*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2001. Il y a aussi des lacunes. Mais cette édition mérite néanmoins l'attention.

Alain Billault.

Apuleius, *Über die Magie*, eingeleitet, übersetzt und mit interpretierenden Essays versehen von J. Hammerstaedt, P. Habermehl, F. Lamberti, A. M. Ritter und P. Schenk (*SAPERE, Scripta Antiquitatis Posterioris ad Ethicam Religionemque pertinentia*, Band V) : Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 2002, 376 pages.

Cinq auteurs, J. Hammerstaedt, P. Habermehl, F. Lamberti, A. M. Ritter et P. Schenk, ont fait paraître ensemble le *De magia* d'Apulée selon la méthode des *Scripta Antiquitatis Posterioris ad Ethicam Religionemque pertinentia* (*SAPERE*). L'objectif de cette collection est de mettre à la portée d'un public cultivé des œuvres des quatre premiers siècles de l'ère chrétienne qui abordent des questions éthiques et religieuses, en stimulant, conformément aux deux sens du latin *sapere*, non ,seulement l'esprit, mais encore le goût des lecteurs. Le procédé adopté est celui d'un ouvrage en trois parties : une présentation de l'auteur (*Der Autor*), le texte avec une traduction annotée (*Die Schrift*) et des prolongements (*Essays*).

La première partie est assurée par J. Hammerstaedt. La deuxième est introduite par P. Schenk qui présente les différents aspects littéraires et rhétoriques du

De Magia et pose le problème de son authenticité : le texte n'est certainement pas une fiction, conclut-il, mais il a peut-être été ultérieurement retravaillé. La deuxième partie est constituée du texte, traduit et annoté par J. Hammerstaedt : la traduction se trouve en regard du texte latin et la lecture de l'ensemble est facilitée par des titres. Il n'y a pas d'apparat critique, mais d'une part les notes tiennent compte des versions différentes du texte, d'autre part un index donne l'ensemble des variantes introduites par rapport à l'édition Helm. La troisième partie est constituée de trois études prolongeant certains contenus du *De magia*. La première, de P. Habermehl (*Magie, Mächte und Mysterien : die Welt des Übersinnlichen im Werk des Apuleius*), situe la magie et le « magicien » Apulée par rapport au paganisme du IIe siècle, volontiers tourné vers les mystères et aspirant à la proximité de la divinité. La deuxième étude, de A. M. Ritter, examine l'impact de la magie sur le christianisme ancien (*Magie im frühen Christentum*), impact important jusqu'à la fin de l'Antiquité, malgré les interdits de l'Église, si l'on considère que le signe de croix est maintes fois opposé à des amulettes et à des démons païens. Une troisième étude, de F. Lamberti, envisage la question juridique du *De magia* (De magia *als rechtsgeschichtliches Dokument*) : les pratiques magiques pouvaient certainement être l'objet de poursuites en vertu d'un sénatus-consulte datant sans doute du temps de Claude ; si par ailleurs ce texte de loi est identique à celui signalé par Modestin et concernant les *mala sacrificia*, Apulée paraît avoir risqué la peine de mort ou au moins l'exil.

Une bibliographie et des index se trouvent à la fin du livre.

G. Freyburger.

La veglia di Venere. Peruigilium Veneris. Introduzione, traduzione e note di Andrea Cucchiarelli, testo latino a fronte : Milano, Biblioteca Universale Rizzoli, 2003, 167 pages.

Cette édition de l'anonyme *Peruigilium Veneris* comprend une introduction (intitulée « La dea, il poeta, la città muta », par allusion surtout aux derniers vers du poème), une *premessa al testo* (dont l'articulation avec l'introduction n'est pas totalement claire), une brève anthologie de la critique, une bibliographie ; puis le texte latin (qui n'est pas accompagné d'un apparat critique, mais le commentaire indique et justifie la leçon retenue), avec en regard une traduction versifiée ; ensuite le commentaire, très détaillé ; enfin un appendice avec divers textes latins sur les roses tirés de l'*Anthologie* (sans que curieusement soit indiqué, quand il est connu, le nom de l'auteur).

Il s'agit d'un travail précis, savant et très documenté, dans lequel on ne peut guère prendre A. Cucchiarelli en défaut. Sur la question de la date de l'œuvre et de sa paternité il penche, raisonnablement, pour un texte du IVe siècle, d'auteur inconnu. Ses remarques sur la nature de l'œuvre (qui ressortit à l'hymne mais également à l'épithalame) et sa finalité (c'est-à-dire sur son éventuel rapport avec une réelle fête de Vénus), sont également prudentes et sensées.

Le seul reproche qu'on puisse adresser à A. Cucchiarelli est sa propension au jargon et à la verbosité. Ainsi parvient-il à un livre de 167 pages, pour 93 vers de texte !

Cette abondance asianiste prend une forme différente dans les introductions et dans le commentaire. Dans les introductions ce sont des formules hasardeuses : est-il certain que nous ayons affaire à un « testo cosi enigmaticamente post-moderno » et qu'avec le *Peruigilium Veneris* « si acuiscono i limiti della nostra

capacità interpretativa sul mondo antico » (p. 13). Dans le commentaire c'est une débauche de références en tous sens et un pointillisme excessif : est-il bien nécessaire, p. 119, note au vers 49, de nous expliquer que dans l'ode célèbre d'Horace *Vides ut alta stet niue candidum / Soracte*, Porphyrion glose le vers de telle manière et le pseudo-Acron de telle autre, et qu'il faut construire *niue* avec *candidum* et non avec *stet*, comme l'a montré le commentaire de Nisbet et Hubbard, puisque, sauf erreur, le sujet ici n'est pas Horace ? Ce défaut serait bénin si A. Cucchiarelli n'omettait pas par ailleurs des explications nécessaires. Ainsi, à propos du vers 92 (*Amyclas, cum tacerent, perdidit silentium*), il nous apprend qu'il s'agit d'un *exemplum* proverbial qu'on trouve chez Servius (qui cite Lucilius et Afranius), Silius Italicus, Ausone, Sidoine, Dracontius, et plus tard dans les *Adages* d'Érasme, mais il néglige de nous rappeler l'anecdote qui est à l'origine de ce proverbe. De même ne donne-t-il pas vraiment d'interprétation de l'étrange fin du texte, qui voit le narrateur, par une irruption de poésie personnelle, révéler de manière obscure qu'il vit dans un présent malheureux et a perdu l'inspiration à force de se taire. Bref, le lecteur est parfois plus écrasé qu'éclairé par le commentaire.

Si A. Cucchiarelli a peut-être eu le tort de vouloir trop en dire, son édition n'en rendra pas moins de grands services par la masse des informations qu'elle contient.

Étienne Wolff.

Itinerarium Alexandri. Testo, apparato critico, introduzione, traduzione et commento par R. Tabacco (coll. Filologia, n° 1, Facoltà di Lettere e Filosofia, Università degli Studi di Torino) : Firenze, Leo S. Olschki, 2000, 269 pages.

R. Tabacco (R. T.) travaille depuis plusieurs années sur l'*Itinéraire d'Alexandre* et a publié sur ce sujet diverses études qui constituaient autant de travaux d'approches et d'étapes préliminaires : analyse de la préface ; les manuscrits ; principes d'une édition. C'est tout naturellement que, après ces divers prolégomènes, le parcours trouve son achèvement dans l'édition critique aujourd'hui procurée. Le travail de R. T. a été accueilli par le Fondo di Studi Parini-Chirio de l'Université de Turin dans une nouvelle collection baptisée « Filologia » : voilà une nouvelle preuve du dynamisme des études classiques en Italie. Il s'agit en effet d'une édition critique telle qu'on les aime : édition du texte à nouveaux frais et apparat critique détaillé ; traduction italienne ; introduction (44 p.) et bibliographie ; commentaire détaillé (181 p.) ; deux index (des auteurs anciens et des auteurs modernes).

R. T. commence par rappeler la réputation peu flatteuse que les érudits ont fait peser sur ce texte au style si peu académique tout en soulignant l'affection d'A. Mai pour l'œuvre qu'il édita en 1817. Une seconde partie de l'introduction fait le point sur la question de l'identité de l'auteur de l'*Itinéraire* et de sa date de composition. Cette date se déduit du texte et R. T. n'apporte rien ici de nouveau : l'*Itinéraire*, dédié à Constance II, doit avoir été rédigé après la mort de Constantin II mais avant celle de Constant, soit entre 340 et 350. L'auteur paraît ici accepter les conclusions de J.-P. Callu (« La préface à l'*Itinéraire* d'Alexandre », dans *De Tertullien aux Mozarabes*, Mélanges Jacques Fontaine, t. I, 1992, p. 429-444) soulignant que la mention du titre de Maximus accordé à Constantin II (chapitre 4 : *sint uobis exemplis de maximis Constantinis patre uel fratre*) ne peut s'expliquer que par une rédaction antérieure à la *damnatio memoriae* de ce dernier et cherchant par conséquent à rapprocher la composition de l'*Itinéraire* de la date de 340. R. T. montre ensuite que l'identification de l'auteur de l'*Itinéraire* avec Julius Valère, le

traducteur du pseudo-Callisthène, n'est pas fondée. Elle ne repose en effet que sur le fait que le principal manuscrit (le codex Ambrosianus) donne à la suite la traduction latine de Julius Valère et l'*Itinéraire*. La confusion a été accrue par une mauvaise lecture d'une subscription dans laquelle un *eiusdem* renvoie évidemment à Alexandre et non à l'auteur. R. T. paraît également écarter l'argument des similitudes de langue qui ne lui paraissent pas fournir de preuve suffisante en faveur de la paternité « valérienne » de l'*Itinéraire*.

Elle pose ensuite de judicieuses questions sur le contenu et la nature de l'opuscule. Depuis A. Mai, il semblait admis que le texte était mutilé et que des deux parties annoncées par la préface et par le titre complet (*Itinerarium Alexandri Magni Traianique*) ne subsistait plus que la première : dans la lacune devait avoir disparu le récit des guerres parthiques de Trajan. J.-P. Callu (1992, art. cité) a remis ce dogme en cause : la référence à Trajan ne serait qu'un cadre conventionnel et non l'annonce d'un contenu. R. T. discute les arguments de J.-P. Callu et défend la position traditionnelle. Le texte de la Préface donne à deux reprises le nom de Trajan et j'avoue qu'aucun de ces deux passages ne me paraît fournir la preuve formelle que l'auteur a bien écrit un récit des *Parthica* de Trajan. Je pose à ce propos une question simple : si ces *Parthica* avaient existé, n'en aurait-on pas trouvé trace dans les *compendia* de la dernière moitié du quatrième siècle ? Je ne sache pas que cette hypothèse ait jamais été formulée. On ne comprend pas bien, en outre, pourquoi l'auteur de l'*Itinéraire* a choisi ce titre plutôt que celui de *Bréviaire* (chapitre 3). L'explication qu'il fournit lui-même (proposer un « aiguillon » — *incentiuum* — aux vertus de Constance II) ne convainc pas, car, après tout, Eutrope et Festus, qui ont donné le nom de *Breuiarium* à leurs opuscules respectifs, avaient les mêmes objectifs envers Valens. J'ajouterai que je ne suis absolument pas convaincu par le rapprochement que propose R. T. entre l'exigence de *ueritas* et celle de *simplicitas* qu'affiche l'auteur de l'*Itinéraire* : les deux notions ne vont pas de pair et Cicéron avait parfaitement codifié le genre historique en montrant précisément qu'une forme travaillée n'était pas incompatible avec la recherche de la vérité. Ce ne sont pas les passages de l'*Histoire Auguste* (*trig. tyr.* 11, 6-7 ou *Prob.* 1, 6 ; 2, 7-8) ici allégués hors de propos qui pourront servir de preuve à la validité de l'opposition, puisqu'aussi bien ces prises de position du biographe anonyme sont de pures pétitions de principe sans aucun fondement et sont, de surcroît, perpétuellement démenties par nombre de passages des biographies de la collection.

En fait, ce qui fait défaut dans l'ouvrage de R. T., c'est un chapitre sur les sources de l'*Itinéraire*. On mentionne bien, *in fine* (p. XXXI), le nom d'Arrien, mais sans jamais expliquer la manière dont l'épitomateur a abrégé sa source ni montrer les déformations qu'il lui imprime. On n'émet pas non plus d'hypothèse lorsque l'*Itinéraire* fournit une version ou un détail sans parallèle dans les sources conservées (*e. g.* p. 174). Si le commentaire, assez souvent, cite le grec d'Arrien (ou le latin de Julius Valère), il aurait fallu nouer dans l'introduction la gerbe des remarques judicieuses mais dispersées dans le commentaire, afin de livrer une synthèse et des conclusions non pas simplement liées à de pures questions de *Quellenforschung*, mais susceptibles de percer le sens de l'opuscule. Ce commentaire demeure malgré tout la pièce centrale de l'ouvrage et fournit essentiellement des remarques philologiques (on discute et on justifie le texte retenu), lexicales et grammaticales fort utiles et stimulantes. Celui-ci, presque exclusivement philologique et dont les remarques historiques ou proprement littéraires sont réduites à la portion congrue, ou absentes, peut laisser sur sa faim un lecteur avide de sens. Mais c'est un parti pris, justifié et annoncé dans l'introduction.

Stéphane Ratti.

D. Magnus Ausonius, *Mosella*, *Bissula*, *Briefwechsel mit Paulinus Nolanus*, Herausgegeben und übersetzt von Paul Dräger, Sammlung Tusculum : Düsseldorf-Zürich, Artemis und Winkler Verlag, 2002, 320 pages.

Après celle qu'a récemment procurée O. Schönberger dans la collection Reclam, et dont j'ai rendu compte dans cette revue naguère (t. 79, 2001, p. 274-275), voici une nouvelle édition traduite et annotée en allemand de la *Moselle* d'Ausone, et un nouveau couplage de ce bref et beau poème avec d'autres ; si la *Bissula* pouvait sembler s'imposer de par son sujet, la correspondance avec Paulin de Nole est ici plus inattendue de prime abord, encore qu'elle soit révélatrice des conceptions de la poésie d'un maître et d'un disciple pareillement et diversement doués, qui ont à la fois beaucoup et rien à se dire, et que les épîtres de Paulin manifestent de façon touchante et douloureuse les difficultés et les réussites de l'inculturation du christianisme dans la romanité.

À la manière allemande, le volume s'ouvre directement par le texte latin des trois œuvres, en regard duquel figure une traduction fidèle, précise, attentive au style de chaque texte ; je ne l'ai guère prise en défaut dans mes sondages. Après une précédente traduction poétique d'Ausone, P. Dräger adopte ici la prose, selon les principes de la collection Tusculum, recourant cependant aux stiques pour ne pas dénaturer les vers ; le texte latin est fondé sur les éditions de référence de Peiper pour Ausone et de Hartel pour Paulin, les p. 145-148 relevant commodément dans un tableau les quelques divergences de lecture propres à P. Dräger, qui manifeste en général une tendance, aujourd'hui dominante, à revenir aux manuscrits plus qu'à privilégier les conjectures. — Ce tableau ouvre un vaste « Anhang » de plus de 170 pages en petits caractères, qui propose d'abord des explications sous forme de notes cursives aux trois œuvres retenues, avec en annexe, pour la *Mosella*, une table des poissons, leurs équivalents chez Linné, en allemand et... en dialecte trévire (!), une lecture intéressante de ce catalogue en forme de *technopaignion*, et la fameuse lettre de Symmaque à Ausone. À la fin vient une vaste « introduction » sur Ausone, sa vie, son œuvre, la *Mosella*, ses principes de composition, ses intentions et sa date de composition, la *Bissula*, la correspondance avec Paulin de Nole (ce dernier brièvement présenté à son tour), la réception de l'œuvre d'Ausone (surtout pour la *Mosella*, dont on suit la trace jusque sur l'inscription qui orne l'escalier d'honneur de l'Hôtel de Ville de Metz !), les principes d'établissement, de traduction et de commentaire des textes ici retenus ; une bibliographie de 10 pages conclut le tout, qui offre beaucoup de travaux allemands, quelques-uns en anglais, mais très peu en italien et en français — je regretterai tout particulièrement l'ignorance des travaux de J. Fontaine et de P. Galand sur l'esthétique d'Ausone.

L'annotation, en ce qui concerne la *Mosella*, devait trouver sa place après les travaux de Hosius, Ternes, Green et « quelques » autres : tâche difficile ! P. Dräger a donc choisi de ne donner que les éclaircissements indispensables et d'insister moins sur les *realia* ou les parallèles que sur le style au sens large (métrique, composition fondée sur le chiffre 7, cf p. 265-271, qui implique au passage que l'*Alisontia* ne peut être que l'Alzette (p. 267), et suppose que l'on ait conservé la totalité du poème (p. 269) ; tout cela n'est pas invraisemblable chez Ausone, influencé par Varron et Pythagore, auteur d'un *Griphus ternarii numeri*, mais l'aspect systématique en est parfois troublant) ; on reste cependant un peu sur sa faim sur les questions esthétiques (voir *supra*), et l'analyse du catalogue des poissons en tant que développement métapoétique, par exemple, que la toute récente thèse (Paris IV-Sorbonne, 2003, publication prochaine) de B. Combeaud propose, apporte d'utiles compléments à l'enquête de P. Dräger. — La *Bissula*,

pour sa part, a droit à 5 pages de notes, et la correspondance Ausone-Paulin à 60, très riches sur tous les aspects de ces textes, précises et précieuses, avec bibliographie.

On notera enfin la richesse de l'introduction finale, qui admet la dimension politique de la *Mosella* et souligne la fiction littéraire du voyage — d'où la difficulté de dater le poème avec précision (p. 275-280) ; mais on y trouve bien peu de choses sur le mélange des genres littéraires et le sentiment de la nature et de l'artifice (p. 264-265). La *Bissula* est rattachée, de manière convaincante, aux *carmina priapea* et à la poésie élégiaque ; enfin 15 pages nous éclairent sur la correspondance Ausone-Paulin, son arrière-plan, sa chronologie (inutilement répétée, me semble-t-il, aux p. 190 et 295) et sa composition, sa signification humaine et culturelle. Au total, on a ici un volume qui rendra plus de services aux lecteurs germanophones (auxquels il offre la première traduction de ladite correspondance) qu'aux spécialistes d'Ausone, à quelques pages près, mais qui est aussi sérieusement conçu qu'impeccablement présenté.

Vincent Zarini.

Ausonius, *Epigrams*, Text with introduction and commentary by N. M. Kay : London, Duckworth, 2001, 315 pages.

Comme le fait remarquer l'auteur (dont les deux initiales N. M. ne permettent pas de déterminer s'il s'agit d'un ou d'une collègue), cette édition est la cinquième édition partielle d'Ausone parue durant ces dernières années. Sous une belle jaquette cartonnée rouge vif, elle se présente de la façon suivante : tout d'abord vingt-deux pages d'introduction, donnant l'ensemble des indications traditionnelles en tête d'une édition, et immédiatement suivie de six pages de bibliographie, que complètent les sigles des manuscrits. Le texte des *Epigrammata*, qui totalise vingt-deux pages, est présenté sans traduction ni apparat critique, l'une et l'autre se trouvant en fait dans le commentaire, qui commence, avant d'étudier chaque poème, par en fournir la traduction littérale, et indique les « variantes significatives » et conjectures éventuelles en tête du paragraphe où elles sont discutées. Ce commentaire est de loin la partie la plus volumineuse de l'ouvrage, puisqu'il compte près de trois cent quarante pages. La question qui se pose est évidemment celle de savoir s'il apporte du nouveau par rapport à celui de la grande édition Green. La réponse est largement positive, puisque ce dernier ne comptait que quarante-cinq pages ! Il faut donc savoir gré à N. M. Kay de nous procurer (c'est le principal mérite de son édition) un commentaire à peu près exhaustif des *Epigrammata*, que suivent trois index des mots étudiés dans ce commentaire (noms propres, noms d'écrivains anciens, mots latins et grecs), complétés par un index des notions (« general index »). On a là, sans aucun doute, un travail solide et consciencieux, qui ne révolutionne pas les études ausoniennes, mais qui sera fort utile aux enseignants chargés d'expliquer ce recueil ausonien.

René Martin.

AMBROISE DE MILAN, *Sur la mort de son frère*, Traduction de Michèle BONNOT, Introduction, notes et guide thématique de Denis MARIANELLI, coll. « Les Pères dans la foi », n° 84 : Paris, Migne, 2002, 136 pages.

Ce petit livre nous propose deux oraisons funèbres prononcées par saint Ambroise en 378, la première aux funérailles mêmes de son frère Satyre, sous le coup d'une émotion violente qui n'exclut pas l'armature rhétorique, la seconde sur sa tombe une semaine plus tard : il s'y décèle une certaine prise de distance affective et une adaptation de la consolation antique à l'espérance chrétienne, au point que l'on trouve ici un véritable traité de la résurrection, dû à un docteur qui n'est évêque que depuis peu, mais qui parle déjà avec autorité.

Michèle BONNOT s'est chargée de la traduction, qu'a révisée Denis MARIANELLI ; ce dernier, qui avait déjà procuré en 1999, dans la même collection (n° 76), une utile traduction annotée des *Soliloques* de saint Augustin et d'un auteur médiéval anonyme, et connaît fort bien la littérature latine classique et chrétienne, a en outre conçu l'introduction, les notes et le répertoire thématique d'usage dans cette collection. S'y ajoutent un index scripturaire et une très brève bibliographie (p. 129), en français seulement, à l'usage du public cultivé que visent « les Pères dans la foi » plus que des spécialistes ; on y corrigera seulement (de même qu'à la p. 19, n. 1) le titre de l'édition de référence (FALLER-BANTERLE, *Orazioni funebri*), et l'on y ajoutera l'utile synthèse (en français) d'E. REBILLARD, *In hora mortis*, sur la pastorale chrétienne de la mort aux IV^e^ et V^e^ siècles (Rome, 1994).

Dans le cadre du public que vise la collection, l'ouvrage se recommande par sa réussite. On y trouvera en effet une introduction de 10 pages fort claire sur les personnes, les circonstances, l'argumentation, le rapport à la philosophie, à la théologie, à la rhétorique, et la place de ces discours dans l'œuvre d'Ambroise. La traduction, sur la base des sondages opérés, ne pose aucun problème majeur ; tout au plus des esprits chagrins y relèveront-ils quelques inexactitudes de temps et oublis de coordinations, mais on notera en général sa grande fidélité jusque dans le mouvement des phrases et la qualité de l'expression française. Elle est assortie d'un peu moins de 60 notes brèves, qui proposent surtout des parallèles avec la littérature classique et, à un moindre degré, patristique ; sans doute une comparaison systématique avec le *De bono mortis* du même auteur, autrefois traduit (mais moins bien qu'ici) dans la même collection avec le *De mortalitate* de saint Cyprien, eût-elle cependant apporté des compléments bienvenus. — Bref, voilà un volume bien fait, déparé par fort peu de coquilles, et qui rendra service pour un prix modique à ceux qui n'ont besoin ni du texte latin ni d'un commentaire érudit.

Vincent ZARINI.

AMMIANO MARCELLINO, *Storie* (introduction, texte, traduction italienne et commentaire), a cura di G. VIANSINO, vol. 1 (libri XIV-XVII) ; vol. 2 (libri XVIII-XXIV) : Milan, Mondadori (coll. Classici greci e latini), 2001, respectivement CCXI-433 pages et 651 pages.

G. VIANSINO, spécialiste italien d'Ammien, nous donne ici une édition très documentée de l'historien latin, édition qui commence d'être publiée après le moment où s'achève l'édition d'Ammien dans la C. U. F. Le volume 1 de ce vaste travail comporte une très longue introduction, de plus de 200 pages, une bibliographie non moins abondante, des index d'abréviations, puis le texte et sa traduction

(depuis une quarantaine d'années, Ammien a été traduit en italien plus que dans toute autre langue). Chaque livre est précédé d'un résumé très détaillé des événements, puis de notes textuelles (il n'y a pas d'apparat de bas de page, sans doute parce que l'édition allemande de SEYFARTH et la récente édition française le rendraient superflu), et enfin d'une bibliographie particulière. Après le texte, vient un commentaire suivi, mais relativement succinct. Cette édition est donc un instrument de travail très précieux pour les philologues aussi bien que pour les historiens et d'autres spécialistes.

On peut cependant reprocher à l'introduction d'être trop touffue, trop compacte, et difficile à suivre, tant l'armature en paraît complexe (les pp. LXVII à LXIX n'ont pas un seul alinéa !). Le style de G. VIANSINO est très dense, sa phrase est truffée d'incises et de parenthèses qui gênent la lecture. On note une propension pénible à employer des termes entre guillemets, sans que l'on sache toujours s'il s'agit d'allégations de l'auteur ou de citations traduites. Malgré ces défauts, la présentation de l'historien d'Antioche est complète. Le contexte social est abondamment étudié, présenté à l'aide de textes d'Ammien lui-même (sur son installation à Rome, sur la noblesse, etc.) : on notera une étude pertinente et nuancée de la féminité chez Ammien. De même pour le pouvoir politique (p. XXVIII sqq.) ; mais le lien entre les chapitres de cette section n'est pas toujours évident (on passe sans transition de *« potere e società »* à *« l'elemento femminile »*, p. XLVI). Ensuite, comme d'autres avant lui, G. VIANSINO relève que l'image qu'Ammien donne de Julien est nuancée, quoique favorable : ce n'est ni un panégyrique à la Libanius, ni une invective à la Grégoire de Nazianze. M. VIANSINO examine ensuite les croyances philosophiques et religieuses de l'historien, en portant une attention particulière à la théologie solaire. Mais le chapitre intitulé *« hellenismos (= paganesimo colto) e cristianesimo a confronto »* n'a pas toujours de rapport avec Ammien ; et le jugement porté sur le césaropapisme de Constance II est bien sommaire (p. LXXXVIII). Cependant, sont très intéressantes les notations sur l'incompréhension d'Ammien à l'égard du christianisme (Ammien n'entrevoit pas les problèmes essentiels que posent les rapports entre l'Église et l'État).

Le chapitre sur les excursus (plutôt que « digressions ») d'Ammien est trop touffu (p. CV sqq.). G. VIANSINO met sur le même plan la représentation de tous les barbares chez notre historien, qu'ils se situent ou non à l'intérieur de l'empire, ce qui fait que les différences notables entre eux ne sont pas soulignées.

Vers la fin de l'introduction, on lit des jugements fort justes, mais un peu généraux, sur la valeur historique de l'œuvre, « l'histoire militante » (CXVI) qui se fait « miroir de la réalité objective complexe ». Cette complexité des réalités se reflète, chez Ammien, dans une phrase complexe, et dans des registres de langue fort variés (le latin d'Ammien, p. CXXV sqq. ; — p. CXXVII, il conviendrait de donner la date de la 1ère édition de NORDEN, *Antike Kunstprosa*) ; mais M. VIANSINO caractérise le style de notre auteur de manière un peu emphatique et exagérée. Ainsi, p. CXXVIII, il met « dans le même sac » le latin d'Ammien et celui de Symmaque, et leurs « baroquismes, symptômes d'une société profondément malade, qui avait perdu de vue la fin première du langage (se faire comprendre) ». Reconnaîtra-t-on Ammien dans de pareils excès, qui ne sont pas chez lui aussi courants que le dit G. VIANSINO ?

La bibliographie générale et raisonnée est ce qu'il y a de plus précieux dans cette édition : très bien actualisée, elles est classée par sujets (mais pourquoi les « études d'ensemble » suivent-elles celles sur Antioche et sur les « amis d'Ammien à Rome » ?). Les bibliographies particulières à chaque livre présentent les mêmes qualités et les mêmes défauts. Les titres de sections ne suivent pas l'ordre alphabétique, ni celui des chapitres des livres d'Ammien : on s'y perd un peu. A propos de

14, 6, manque la référence à F. Paschoud, *Roma aeterna*. Au vol. 2, à propos du livre 22, la bibliographie sur le Sérapéum (d'où est absente F. Thélamon, *Païens et chrétiens...)* est bizarrement séparée de celle qui est consacrée à l'Égypte dans l'excursus de 22, 15-16.

Le texte latin s'appuie sur celui de Seyfarth, mais en le corrigeant et en le modifiant sur plusieurs points. La traduction nous semble généralement juste, elle se lit bien, mais, comme dans l'introduction, le texte italien d'Ammien est parasité par des parenthèses en forme de crochets droits, qui ralentissent la lecture. Ces parenthèses ont des usages multiples : indiquer des références textuelles, mais aussi donner de brefs commentaires, par exemple sur l'identité ou la fonction des personnages. Tout cela irait mieux en notes de bas de page. Le commentaire lui-même, qui suit chaque livre, est concis et bien venu. Surtout philologique, il s'inspire en partie de celui de Den Boeft *et alii* (nombreux rapprochements littéraires) ; on trouve aussi de brefs éclaircissements sur les sources, la géographie et les événements historiques.

On a ici une édition de bon aloi, qui a le grand mérite de procéder à une synthèse des travaux historiques et philologiques sur Ammien, d'actualiser nos connaissances à son propos, même si elle n'apporte pas de grandes nouveautés. Mais cela était-il possible après tout le travail éditorial et critique réalisé depuis au moins une cinquantaine d'années sur Ammien Marcellin ?

J.-D. Berger.

Robert Kirstein, *Paulinus Nolanus, Carmen 17* : Bâle, Schwabe & Co. 2000, 280 pages + 1 carte & 6 planches (vol. VIII de la collection *Chrêsis, die Methode der Kirchenväter im Umgang mit der antiken Kultur*).

Le *carmen* 17 de Paulin de Nole est un *propempticon* adressé à Nicétas, évêque de Rémésiana. Dans la collection animée par Christian Gnilka, son élève Robert Kirstein présente le premier commentaire détaillé et suivi de ce poème. Issu d'une « dissertation », l'ouvrage aborde le poème de Paulin dans la perspective générale élaborée par Chr. Gnilka dans ses travaux. Du reste, cette perspective est ici peu problématique, tant l'objectif de réécriture chrétienne de la tradition classique est clair dans ce poème. De fait, le commentaire juxtalinéaire (p. 103-249) apparaît très classique — et solide, riche en rapprochements littéraires et scripturaires (Paulin utilisait une version de la *Vetus Latina*, mais R. K. donne les références bibliques dans le texte de la Vulgate, pour des raisons pratiques ; elles sont notablement plus nombreuses que dans la réédition complétée du *CSEL*, de 1999). Ceci du moins pour les vers que le commentateur tient pour authentiques, car R. K. considère aussi que le *Carmen* 17 offre des difficultés spécifiques, dans la mesure où son plan et son sens auraient été adultérés par des interpolations.

Le commentaire proprement dit est précédé d'une ample introduction (79 pages), divisée en plusieurs sections, dont la première montre rapidement la validité de la notion de *chrêsis* appliquée à Paulin. L'argumentation (qui est plutôt un simple rappel, R. K. renvoyant pour la démonstration de fond à M. Skeb, Christo vivere *: Studien zum literarischen Christusbild des Paulinus von Nola*, Bonn, 1997) s'appuie essentiellement sur les œuvres protreptiques adressées à Jovius (*Lettre* 16 et *Carmen* 22), et sur le poème de justification à Ausone (*Carmen* 10). R. K. examine plus à fond les rapports du poème de Paulin avec la tradition du *propempticon* à l'issue d'un rappel de l'histoire du genre (p. 7-43). La section relative au destinataire (p. 30-55) est une synthèse des études qui ont été consa-

crées à Nicétas, R. K. reproduisant commodément les sources disponibles. Quant à la date du poème, il se rallie au consensus sur la fourchette 400-403 (par un *lapsus calami*, il attribue p. 11 à Paulin la charge d'évêque de Nole dans ces années, alors que son élection se situe entre 406 et 413 — cf. D. Trout, *Paulinus of Nola*, Berkeley-Los Angeles-Londres, 1999, p. 120). Une rapide étude des spécificités métriques du *carmen* 17 (p. 86-89) clôt l'introduction générale, tandis qu'une bibliographie non exhaustive mais sérieuse, des index bien conçus, et même quelques planches plutôt décoratives terminent le livre.

Cette édition ne se veut pas philologique au sens strict, R. K. ne semblant pas s'être directement reporté aux manuscrits. Le texte latin, imprimé aux pages 91-101, sans traduction (elle existe à l'état fragmentaire dans le commentaire), ni apparat critique, est en fait repris du *CSEL*, à un mot près — v. 121, où R. K. revient à l'expressif *uerentes* (*delphines*) contre la correction banalisante *uirentes* proposée par Hartel. En revanche, R. K. — et c'est le point immédiatement frappant de son travail — condamne en bloc comme interpolées 14 des 85 strophes du poème (vers 41-44, 137-140, 141-144, 193-196, 205-212, 249-252, 265-268, 277-296 et 333-336, imprimés en italiques) ; trois autres lui paraissent douteuses (157-164 et 213-216). Cette *damnatio* appelle des remarques de deux ordres.

En premier lieu, ces émendations n'ont pas de base externe, puisqu'elles ne coïncident que rarement avec les suppressions et contractions de la version abrégée du *Carmen* contenue dans un des manuscrits, le *Vossianus* 111. R. K. doit donc s'appuyer sur des bases internes et comparer entre elles les strophes. En dernière analyse, il reprend à son compte, quoique de manière paradoxale, les critiques portées par la tradition philologique contre les compositions lâches et les « répétitions » de Paulin poète. Si R. K. s'en démarque (mais, somme toute, par une simple pétition de principe), c'est par une manière de fuite en avant, en excluant du poème les passages blâmés. Or son argumentation repose pour l'essentiel sur des critères assez stricts de cohérence structurelle et de progression du discours, une conception de la « clarté » dont l'éventuel anachronisme n'est jamais mis en question. Toujours plausibles, les raisons de R. K. n'apparaissent jamais décisives.

Par ailleurs, R. K. s'en tenant pour l'essentiel à une perspective normative, il n'explore pas les implications les plus stimulantes de sa thèse. En effet, si l'on admet, non seulement que le *Carmen* 17 est surchargé de vers apocryphes, mais de plus qu'il n'est qu'un exemple d'une pratique massive dans l'Antiquité tardive — sur les textes contemporains comme sur ceux de la littérature classique —, il faudrait aborder l'interpolation comme un fait de culture positif, un révélateur de ce que peuvent être en ce temps les notions de création, d'œuvre, d'auteur et de lecteur. Ainsi cet ouvrage retient plus par le détail de son commentaire que par ses perspectives générales — qui pourront apparaître à la fois trop audacieuces et trop timides. Mais, dans ces limites, on n'aura garde de négliger son apport.

Lionel Mary.

Flavio Merobaude, *Panegirico in versi*, Introduzione e commento a cura di Antonella Bruzzone (Academia latinitati fouendae, Bibliotheca scriptorum latinorum, VI) : Roma, Herder, 1999, 346 pages.

Voici un gros ouvrage consacré à un seul poème lacuneux de 197 vers partiellement mutilés, à savoir les fragments conservés du second panégyrique composé par l'officier-poète Mérobaude pour le troisième consulat d'Aetius, en 446 : ce n'est cependant pas à dire, on le verra, qu'il soit inutile.

Antonella Bruzzone a pris le parti, contestable de prime abord pour un texte attesté par un unique palimpseste problématique, de ne pas rééditer le poème, mais de reproduire le texte de l'édition de Fr. Vollmer, dans les *M.G.H.*, datée de 1905. Elle n'en donne hélas pas non plus de traduction, mais corrige à l'occasion, dans ses notes, celle de F. M. Clover (Philadelphia, 1971). L'essentiel réside donc dans l'introduction et le commentaire, comme le suggère le titre même de ce livre.

L'introduction de 70 pages fait le point, avec un grand luxe de détails et une information à peu près exhaustive, semble-t-il, sur la vie de Mérobaude et les rares sources qui nous la font connaître, sur ses œuvres, le public qu'elles visaient et la place hypothétique qu'y occupent les vers chrétiens, puis surtout sur le panégyrique poétique d'Aetius, objet du livre : sa structure (dont l'étude est compliquée par l'état lacuneux du manuscrit), son genre littéraire et son rapport aux éloges en prose, sa place entre histoire et propagande (en faveur d'un général présenté comme pacificateur ; mais comment la *maiestas* de l'empereur était-elle préservée ?), la figure de ce dernier et le portrait des barbares, les sources littéraires et les formes variées de l'imitation créatrice, la langue, le style et la métrique. L'analyse codicologique du *Sangallensis* 908, qui vient ensuite, est en revanche bien trop brève ; on me permettra de signaler ici l'apport capital, à cet égard, de la thèse soutenue en 2004, à l'École Nationale des Chartes, par Fr. Ploton-Nicollet sur l'ensemble de l'œuvre de Mérobaude (éditée, traduite et commentée), où toutes les questions relatives à ce manuscrit sont traitées en quelque 120 pages pleines de science et de nouveauté.

Le commentaire d'A. Bruzzone, riche de 207 pages, n'appelle guère de réserves : linéaire certes, mais avec des mises au point initiales sur chaque section du texte, il ne néglige rien. La langue, le style et les sources de cet auteur parfois tarabiscoté, qui annonce alors Sidoine Apollinaire plus qu'il ne rappelle Claudien, mais aussi les données historiques et géographiques ou les aspects idéologiques, rien n'est oublié, comme suffirait à le suggérer le rapport entre le nombre de vers et la longueur de l'exégèse. L'emploi de nombreux mots en poésie et leur évolution au fil du temps font ainsi l'objet d'utiles synthèses, comme pour le verbe *famulari* du v. 5 à la p. 94. Sur bien des points, A. Bruzzone fournit même de véritables mises au point bibliographiques, chemin faisant ; la bibliographie conclusive, de quelque 400 titres, d'origines très diverses, reflète son vaste savoir. On y observera entre autres l'intérêt des articles de la très riche *Enciclopedia Virgiliana* pour tout travail sur la poésie épique tardive. Ce n'est évidemment pas à dire que l'on ne puisse par ailleurs y relever quelques insuffisances ou lacunes (dues peut-être parfois à la date de publication de ces ouvrages par rapport au sien) : travaux de J. Fontaine sur la poésie latine tardive (sinon sur Mérobaude lui-même), de J.-C. Sanchez Leon sur les Bagaudes, d'A. Chauvot sur les opinions romaines face aux barbares aux IV^e^ et V^e^ siècles... Mais ce sont là chicanes, et l'impression dominante que laisse cet ouvrage est celle d'une somme, impressionnante, comme le manifestent une dernière fois *in fine* les trois utiles index thématique, linguistique et poétique, et parfois presque un peu inquiétante par son ampleur et sa minutie ; elle devrait cependant intéresser, par delà les rares spécialistes de Mérobaude, les amis de la poésie latine, à laquelle un magnifique hommage est ici rendu en la personne d'un de ses héritiers les moins connus. Puisse la France à son tour (re)découvrir bientôt Mérobaude à travers l'ensemble de son œuvre éditée, traduite et commentée ! En attendant, A. Bruzzone a assurément bien mérité de lui.

Vincent Zarini.

Les gestes des évêques d'Auxerre. Tome I, Présentation, traduction et notes sous la direction de Michel Sot, Les Classiques de l'Histoire de France au Moyen Âge : Paris, Les Belles Lettres, 2002, 336 pages.

Cette œuvre appartient au genre littéraire des *gesta pontificum*, qui se développa entre le IX^e^ et le XII^e^ siècle : leur auteur, ou plutôt leurs auteurs (car leur rédaction s'échelonne dans le temps), y racontent l'histoire de leur cité en juxtaposant des notices biographiques sur ses évêques. Les *Gesta pontificum Autissiodorensium* sont un modèle du genre : une première rédaction, concernant les trente-huit premiers évêques d'Auxerre, fut faite entre 872 et 875, et elle fut ensuite sans cesse complétée jusqu'au XVIII^e^ s. Ce volume (le premier tome d'un diptyque) comporte cinquante-deux notices, jusqu'à la fin du XI^e^ s. Il s'agit évidemment d'un document historique majeur sur l'Auxerrois médiéval, mais c'est aussi une œuvre d'un authentique intérêt littéraire. Les longues listes de donations, très intéressantes pour les historiens, risquent de paraître fastidieuses au non-spécialiste, mais les passages narratifs, souvent inspirés par le genre hagiographique, se lisent avec un certain plaisir ; sans faire de ces *gesta* un chef d'œuvre littéraire (ce qu'ils n'ont pas la prétention d'être), on ne peut qu'être sensible à la sobriété du style et à la variété des tons (bien analysée par M. Goullet dans l'introduction, p. XXI-XXXIV).

L'édition, fondée presque exclusivement sur un seul manuscrit (A = Auxerre BM 142), est généralement très claire. On comprend mal, cependant, certaines indications de l'apparat critique : 175 n. 170 et p. 285 n. 330, la variante suivie de *ms.* semble être celle du manuscrit, que les éditeurs ont choisi de corriger ; mais précisément, pourquoi indiquer *ms.* alors que partout ailleurs les leçons du manuscrit sont signalées par le sigle A ? P. 289 n. 330, il y a probablement une erreur dans la rédaction de l'apparat (il faut sans doute comprendre « descripsit] scripsit *a.c.* »). Plus important, car c'est le texte édité qui est problématique : p. 71 n. 67, pourquoi avoir conjecturé *imperatore* là où le manuscrit transmet *R.P.* ? Comme l'indique pourtant la n. 116 de la p. 70, *Rei Publicae* se comprend parfaitement. La traduction est à la fois précise et agréable à lire, mais quelques mots importants ont été omis : *beato* (p. 133 l. 14), *sancto* (p. 138 l. 1) ou *presulis* (p. 289 l. 11). On peut aussi s'interroger sur la traduction de *pontifex*, mot important s'il en est dans ces *gesta pontificum* : pourquoi est-il rendu tantôt par « pontife », tantôt par « évêque » ? Sans doute est-il difficile de distinguer les trois mots latins *pontifex*, *episcopus* et *presul*, mais il n'était pas impossible de garder une certaine cohérence ; par exemple, les papes sont souvent désignés sous le titre de *Romanorum pontifices* : pourquoi l'avoir traduit généralement par « pontifes romains » (p. 50, 52, 56, etc.), mais brusquement, dans la vie de Scopilion, par « évêques de Rome » (p. 116) ? Enfin, on peut regretter l'absence d'un index des sources (même si l'introduction, p. XXIII-XXIV et XXXI, aborde le problème des sources). Espérons que cet index sera proposé à la fin du second tome — second tome que l'on attend avec impatience, en espérant qu'il sera de la qualité du premier.

Jacques Elfassi.

Baudri de Bourgueil, *Poèmes*, t. 2. Texte établi, traduit et commenté par J.-Y. Tilliette : Paris, Les Belles Lettres, 2002.

Comme nous avons déjà eu l'occasion de dire le bien que nous pensions du premier volume de ces *Poèmes* (*R.E.L.*, 76, 1998, p. 449-451), on nous permettra d'être plus brève que ne le mériterait ce livre parfaitement réussi. On y retrouve, du point de vue de l'édition, de la traduction et de l'annotation, les mêmes qualités d'érudition, de précision et d'élégance que dans le précédent (on signalera la réussite particulière de la traduction du poème 143, avec un très beau rendu des vers *trini salientes*, dans lesquels de subtiles rimes internes s'ajoutent à la rime finale) ; de riches index et des *addenda et corrigenda* du volume précédent le complètent. Mais, à vrai dire, ce volume vaut encore davantage que le précédent par l'intérêt de sa matière : on y trouve le fameux poème à Adèle, dont on discute pour savoir si les tentures de la chambre de la comtesse, qui font l'objet d'une longue *ecphrasis*, sont oui ou non la Tapisserie de Bayeux. C'est dans ce volume aussi qu'on trouve les poèmes de Baudri à plusieurs moniales du Ronceray d'Angers, dont la fameuse Constance, à qui le poète prête des réponses sur le modèle des *Héroïdes* d'Ovide ; ces dédicataires ont fait couler beaucoup d'encre dans les histoires de la littérature féminine et, au prix d'une méconnaissance du genre poétique pratiqué, on a voulu y voir une correspondance réelle. L'annotation de J.Y. Tilliette donne tous les outils nécessaires pour entrer dans cette poésie aussi savante et codée que ludique ; en particulier, il attire l'attention sur le fait que la clé en est donnée par Baudri lui-même, à plusieurs reprises, et spécialement dans les vers 143 sqq. du poème 200 à Constance : *quicquid ago iocus est*, écrit-il. La modernité de Baudri est tout entière dans cette évocation d'un espace poétique ressenti et affirmé comme un lieu de liberté et de jeu, et qui n'a d'autre réalité que lui-même. Poésie non directement référentielle, donc, ce qui ne diminue pas pour autant l'intérêt historique de cette production qui, si elle ne nous livre pas la réalité brute, nous met en phase directe avec l'imaginaire médiéval (par exemple à travers la rhétorique de l'amour courtois), qui laisse filtrer un réel transfiguré : le poème 202, par exemple, qui explique pourquoi à Lisieux on ne boit pas de vin mais de la bière, est fortement travaillé par le genre du *conflictus* ; le poème 208, sur une invitation à un banquet, mêle les traits réalistes, l'imitation horatienne et l'allégorie platonicienne ; les poèmes 218-221 évoquent sur le mode symbolique l'orgue et les couronnes de luminaires de l'église Sainte-Marie de Worcester. Avec ces deux volumes, le public a désormais à sa disposition l'œuvre poétique d'un des plus grands poètes du XII^e siècle.

Monique Goullet.

Joannes Vaccaeus, *La Sylve Parisienne* (1522), Édition, traduction et commentaire de Perrine Galand-Hallyn, avec la collaboration de Georges-André Bergère (Coll. « Travaux d'Humanisme et Renaissance », n° 364) : Genève, Droz, 2002, 180 pages.

Cette publication est le fruit de trois années de séminaire à l'École pratique des Hautes Études consacrées à l'œuvre maîtresse d'un modeste artisan, la *Sylva Parrhisia* de Joannes Vaccaeus. En éditant avec la collaboration de G.-A. Bergère cette célébration poétique de l'art oratoire dédiée à G. Budé, P. Galand-Hallyn offre un panorama des débuts de la Renaissance parisienne.

La très riche introduction de 70 pages s'attache à rassembler et à ordonner les informations lacunaires sur l'auteur, puis à présenter et résumer l'œuvre elle-même, tout en les resituant dans le contexte plus large de l'essor de l'Humanisme français.

Confrontée au vide biographique et bibliographique concernant Vaccaeus, que l'exploration des archives murciennes confiée à d'éminents collègues espagnols ne parvient pas à combler, P. Galand-Hallyn choisit, fort judicieusement, d'exploiter les publications de Vaccaeus dont elle donne en appendice la liste exhaustive et, pour certaines d'entre elles, une traduction. Elles permettent de poser quelques jalons biographiques : né en Murcie, au plus tard, en 1496 — l'auteur appartiendrait à la branche des Vasquez de Murcie, famille de magistrats —, Vaccaeus arrive à Paris, sans doute entre 1510 et 1512, attiré vraisemblablement par le milieu espagnol qui gravite autour du collège de Montaigu, dont il est étudiant en 1514 ; en 1518, il est régent au collège de Lisieux où il se trouve encore en 1522 lorsque paraît *La Sylve Parisienne*. Le silence total sur l'auteur après 1524 amène à supposer sa mort précoce. Poésies liminaires, éditions et œuvres personnelles permettent de cerner la personnalité de l'humaniste et de reconstituer sa carrière. Vaccaeus apparaît comme un étudiant estimé de ses maîtres qui l'autorisent à publier dans leurs œuvres ses premières pièces, puis comme un régent soucieux de pédagogie (il publie en 1519 un manuel de rhétorique qui reproduit des extraits des *Commentaria urbana* de R. Maffei De Volterra et du *Carmen de figuris* d'A. Mancinelli). Alors qu'il gravite dans le cercle de l'imprimeur Josse Bade, il collabore aux éditions contemporaines de Quintilien (1516) et surtout de Politien (1519), puis édite lui-même les *Silves* de Stace, en 1518. Aboutissement, enfin, de son intérêt pour les études rhétoriques, la *Sylva Parrhisia*, éloge de l'éloquence comme force civilisatrice, suivi d'un catalogue des orateurs antiques et modernes, est publiée en 1522. En dressant le portrait d'une figure secondaire, demeurée dans l'ombre, P. Galand-Hallyn dessine un tableau plus vaste, celui de la diffusion de l'humanisme dans les collèges parisiens, notamment dans le collège de Montaigu, à l'enseignement à la fois conservateur et ouvert sur la modernité, et dans celui de Lisieux, qui deviendra vers 1530 l'un des établissements humanistes de pointe à Paris. Elle fait ainsi de la vie et de l'œuvre de Vaccaeus un miroir où se reflètent les débats rhétoriques et pédagogiques contemporains qui voient s'affronter « tenants d'une scolastique étroite et champions d'un nouvel humanisme » et de grandes figures, au premier rang desquelles Budé et Politien.

C'est d'ailleurs autour de la figure du Florentin que s'organise la seconde partie de l'introduction. La présentation de la *Sylve Parisienne* est une occasion de cerner les rapports étroits entre Vaccaeus et Politien et de nous faire pénétrer dans l'univers de la silve. Tout en retraçant l'histoire de la réception de Politien en France et les grandes étapes de la tradition rhétorique antique et humaniste dont Vaccaeus est très clairement l'héritier, P. Galand-Hallyn établit de façon extrêmement détaillée ce que le Murcien doit à Politien tant sur les plans stylistiques et thématiques que pour la composition de l'œuvre (la division de l'œuvre en deux parties, *Laus Eloquentiae* puis catalogue des orateurs, reprend le plan de la silve *Nutricia*) ou pour sa vision plus générale du *uates*, poète inspiré des dieux. L'analyse de l'influence de Politien donne lieu à une interprétation stimulante et convaincante de l'épître dédicatoire à Budé : celle-ci est habitée d'une tension entre le patron déclaré, Budé, et le modèle implicite, Ange Politien. L'étude comparée du texte de Vaccaeus et de la silve *Nutricia*, tout particulièrement de la dédicace, souligne les emprunts évidents au texte de Politien, sa volonté de rivaliser avec lui (mêmes *topoï* dans la préface, même éléments de détail du texte, même style), sans jamais le citer explicitement. P. Galand-Hallyn explique ce silence troublant par l'attitude de

Budé envers Politien : le Français avait pris ses distances avec l'irréligiosité du Florentin dans le même temps qu'il revendiquait, avec d'autres, la *translatio imperii et studii* vers l'Europe du Nord. Vaccaeus ne pouvait donc célébrer dans un même texte Budé et Politien.

Dans un dernier temps sont soulignés les apports originaux de l'œuvre de Vaccaeus. L'analyse, tout en reconnaissant là une œuvre de moindre ampleur que son modèle, met en lumière ses qualités spécifiques : la valeur didactique et pédagogique inhérente au traité. Si l'expression « rhétorique racontée aux enfants » (p. lxix) pour définir la *Sylve Parisienne* peut faire sourire, elle reflète bien le projet du Murcien : la narrativisation du traité, le scénario autobiographique aux couleurs de l'épopée, le recours à une rhétorique du suspens et de la variété, une attention toute particulière à l'art mnémotechnique (objet d'un exposé de plusieurs pages), notamment mis en œuvre dans la description du palais de Rhétorique et dans le catalogue, témoignent du souci pédagogique de Vaccaeus, toujours attentif à stimuler l'intérêt et le plaisir du lecteur.

L'édition de texte a été faite d'après l'exemplaire de l'unique édition de 1522 conservé à la Bibliothèque Mazarine. Les notes marginales qu'elle portait en abondance ont été reproduites en bas de page. Qu'elles servent de titre aux différentes parties du texte (*Tria genera causarum secundum substantiam*, v. 146-147), qu'elles résument les points essentiels du développement (*Eloquentia humanum genus in civitates coegit*, v. 70-72) ou qu'elles explicitent chacun des noms propres cités, elles reflètent très clairement la démarche didactique de Vaccaeus. Les notes de P. Galand-Hallyn, extrêmement riches et denses, participent de la même volonté. Elles s'ordonnent autour de trois axes : elles récapitulent de façon systématique le plan de l'œuvre tel qu'il a déjà été présenté dans l'introduction. Elles relèvent de façon exhaustive tous les emprunts de Vaccaeus aux sources antiques ou modernes — un second appendice récapitule d'ailleurs les éditions que l'humaniste a pu consulter —. Dans le catalogue des orateurs, enfin, en écho aux annotations marginales de Vaccaeus, elles élucident chacune des périphrases, et offrent pour chaque nom cité une notice biographique, ainsi que, quand cela est possible, des pistes bibliographiques.

À l'égal du texte latin qu'elle suit fidèlement, la traduction en stiques déploie, nons sans une grande finesse, des trésors d'inventivité pour varier et alléger un développement foisonnant, notamment dans le catalogue des orateurs.

Grâce à la richesse de l'introduction, à l'abondance des notes et à la qualité de la traduction, le lecteur non seulement accède avec plaisir à une œuvre méconnue, mais dispose également d'un exposé magistral sur les débuts de l'Humanisme français. Dans cette édition, P. Galand-Gallyn a épousé les principes mêmes de l'œuvre qu'elle mettait au jour : souci pédagogique et qualités didactiques y sont également mis au service de la rhétorique.

L. Beck-Chauvard.